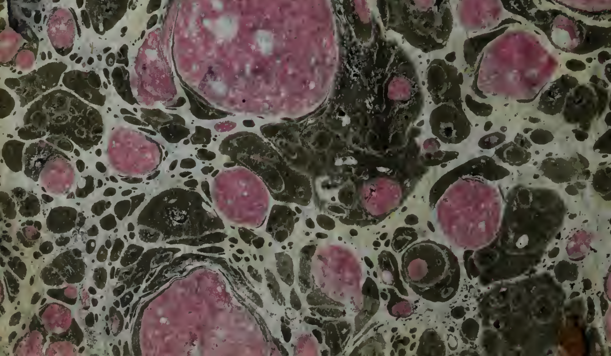
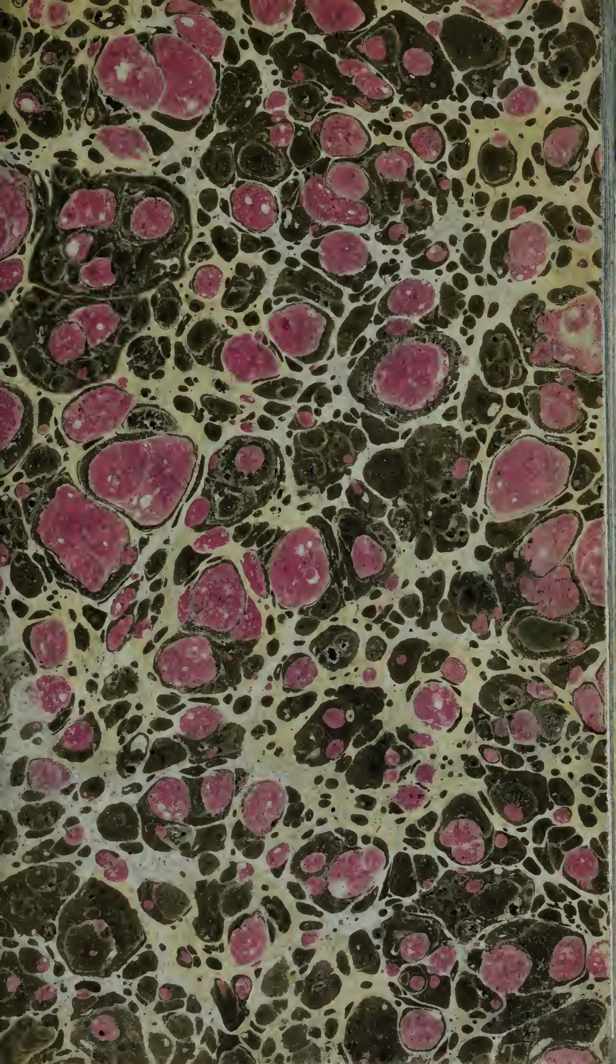






LA RUSSIE,

OU

MŒURS, USAGES, ET COSTUMES

DES HABITANS DE TOUTES LES PROVINCES DE CET EMPIRE.

DE L'IMPRIMERIE DE J.-M. EBERHART,
RUE DU FOIN SAINT-JACQUES, N° 12.



Vue generale de Moscou.

LA RUSSIE,

OU

MŒURS, USAGES, ET COSTUMES

DES HABITANS DE TOUTES LES PROVINCES DE CET EMPIRE.

OUVRAGE orné de CENT-ONZE PLANCHES, représentant plus de deux cents sujets, gravés sur les dessins originaux et d'après nature, de M. DAMAME-DÉMARTRAIT, Peintre français, Auteur et Editeur des Maisons de Plaisance impériales de Russie, et Robert KER-PORTER, Peintre anglais, Inventeur des *Panoramas*.

Extrait des ouvrages Anglais et Allemands les plus récens,

PAR M. BRETON.

TOME PREMIER.

A PARIS,

NEPVEU, Lib., Passage des Panoramas, n° 26.

1813.

PRÉFACE.

Cet Ouvrage n'a point été inspiré par les circonstances, et l'on a pris tout le temps nécessaire pour recueillir les matériaux qui ont servi à sa composition. Le grand nombre de planches dont il est enrichi, et les soins qui ont présidé à leur exécution, suffiroient pour en donner une preuve incontestable.

Encouragé par le succès

sol, des progrès de l'industrie, et des forces militaires qui les protégent, ont certainement un grand mérite; il faut dans leurs auteurs un courage peu commun pour surmonter le dégoût de tant de recherches pénibles, de tant de détails arides, souvent même fastidieux, et qui n'acquièrent de l'intérêt que par leur rapprochement; mais ces sortes de livres ne sont pas à la portée de la classe la plus nombreuse de lecteurs. La plupart des ouvrages que j'ai composés jusqu'ici, ont eu

pour objet de dépouiller la géographie, et la lecture des relations de voyages, de tout ce qu'elles pourroient offrir de fatiguant aux yeux des personnes du monde et des jeunes gens des deux sexes; et la manière dont mes productions ont été accueillies, semble prouver que je suis souvent parvenu à arracher les épines qui entourent les sciences.

Ma plume a été encore guidée par un autre dessein. Les voyageurs, obligés de peindre les choses telles qu'elles sont, ou du moins telles qu'ils

croient les avoir vues, s'abandonnent parfois à des descriptions d'un genre qui n'est pas sans danger pour de chastes yeux. Supprimer ces tableaux, quand ils sont révoltans, ou les adoucir, quand ils peuvent être présentés à la faveur d'une gaze légère, tel a été l'objet qui m'a constamment animé.

Enfin je suis persuadé que c'est sur-tout à la description des mœurs des différens penples, et de choses absolument opposées à nos usages et à nos idées, qu'il faut ap-

pliquer cette maxime d'Horace :

Segniùs irritant animos demissa per aures,
Quàm quæ sunt oculis subjecta fidelibus.

J'ai donc cru, et l'Editeur a été de mon avis, qu'il étoit nécessaire de multiplier les estampes. Cent onze planches, jointes à mon texte, offrent des vues détaillées de Pétersbourg et de Moscou, quelques points de vue pittoresques, plusieurs édifices imposans ou bizarres, les uniformes des

différens corps de troupes, les habillemens des hommes et femmes de presque toutes les provinces, les habitations où ils trouvent protection pendant la saison rigoureuse, et jusqu'à ces traîneaux sur lesquels ils franchissent avec rapidité des distances prodigieuses.

Non contens d'enrichir cet ouvrage d'une grande quantité de dessins originaux et absolument inédits, qui ont été faits sur les lieux, et d'après nature, par M. Damame, peintre français, éditeur de la

collection des traîneaux russes et des divers jardins et points de vue des maisons de plaisance impériales de Russie ; nous avons cru devoir mettre à contribution deux relations qui ont paru récemment à Londres, et qui ne sont pas moins remarquables par les détails curieux du texte que par les estampes ou vignettes qui les accompagnent.

Le Voyage pittoresque (*Travelling Sketches*, etc.), de M. Robert Ker-Porter, a plus d'un genre de mérite, indé-

pendamment du prix que lui donne la nouveauté de sa publication. L'auteur, qui a concouru avec son frère à l'ingénieuse invention des *Panoramas*, étoit employé, il y a peu d'années, à la cour de Pétersbourg en qualité de peintre d'histoire. Il étoit chargé de composer un portrait en pied de Pierre-le-Grand, et divers tableaux qui ornent la nouvelle salle du conseil. La fortune lui sourioit, il se croyoit fixé pour long-temps en Russie, lorsque le traité de Tilsitt, conclu en 1807,

déconcerta toutes ses espérances. Les Anglais furent obligés de sortir de l'empire, et M. Ker-Porter suivit ses compatriotes. De-là plusieurs traces de mécontentement, de-là d'injustes déclamations dans cet ouvrage, qui avoit d'ailleurs plutôt pour objet de peindre les mœurs et les monumens, ou d'offrir l'intéressant tableau des progrès des sciences et des arts que de contenir des discussions politiques.

Je n'ai pas besoin d'avertir que j'ai supprimé tous ces

passages, pour ne m'arrêter qu'à ce qu'il pouvoit y avoir dans cette relation de neuf, de peu connu, ou qui fût présenté de manière à en rendre la lecture agréable.

Mes lecteurs remarqueront sans doute la description de l'intérieur du palais qu'habitoit l'infortuné Paul premier à l'époque de sa mort. L'entrée de ce palais, où l'impératrice douairière ne paroît qu'avec une sorte de recueillement religieux, est fermée aux Russes eux-mêmes, et M. Ker-Porter n'y a pénétré

qu'à raison de son emploi.

Le voyage du docteur Clarke, publié à Londres en 1811, m'a fourni encore plus de secours. Ce voyageur a traversé des pays dont on n'avoit presque aucune relation depuis Gmélin et Pallas ; et l'on sait que l'état des choses y est bien changé. La civilisation qui sous certains rapports y fait des progrès remarquables, et qui sous quelques autres rapports, semble quelquefois, au contraire, suivre une marche rétrograde,

courues. Il étoit revêtu *en apparence*, du caractère le plus imposant, et il nous apprend lui-même avec naïveté, les causes qui y ont donné lieu.

Le docteur Clarke et M. Cripps, son compagnon de voyage, se trouvoient à Moscou à une époque où il existoit une mésintelligence très-prononcée entre les cabinets de Londres et de Pétersbourg; ils se virent menacés, soit en leur qualité d'anglais, soit peut-être pour des raisons qui leur étoient particulières,

d'être retenus en Russie. Ils demandèrent en vain des passe-ports, et des permis de s'embarquer dans les différens ports de la Baltique.

Le comte Soltikoff, à qui ils s'adressoient pour cet objet, ne répondoit que d'une manière évasive à leurs sollicitations réitérées.

Enfin ils prirent le parti de se servir de faux passeports qu'on leur envoya de Pétersbourg. Ils crurent que la fraude seroit moins exposée à être découverte s'ils traversoient l'Empire dans toute

sa largeur, d'occident en orient, et se rendoient par la Crimée dans un des ports de la mer Noire ; on fabriqua les papiers en conséquence.

J'ai cru pouvoir raconter ce fait sans compromettre la réputation des deux voyageurs, puisqu'ils s'en vantent eux-mêmes. A la vérité, un motif très-louable les a portés à cet aveu ; ils désiroient ne point mettre dans le cas d'être inquiétés les gouverneurs et autres officiers civils ou militaires qui trompés par de faux ordres prétendus signés de

l'Empereur lui-même, non-seulement les avoient laissé passer, mais leur avoient fait une réception honorable, en leur donnant un libre accès auprès des établissemens publics, qu'une politique jalouse a coutume de soustraire à l'observation des étrangers.

On peut aisément conclure de ce que je viens d'énoncer, que le voyage de M. Clarke est composé dans un esprit non-seulement différent de celui qui a animé M. Ker-Porter, mais souvent d'après

un système diamétralement opposé. L'un blâme précisément ce que l'autre loue avec enthousiasme. Je me suis également écarté de ces deux extrêmes. J'ai cru pouvoir trouver la vérité entre le langage d'un panégyrique prévenu et même intéressé d'après son propre aveu, et les censures amères d'un détracteur passionné, d'un homme qui pour satisfaire, peut-être, à des ressentimens particuliers, a tracé un tableau révoltant de toute la noblesse russe.

J'ai pris dans la relation de

M. Clarke, outre diverses anecdotes et plusieurs traits relatifs à Pétersbourg et Moscou, la description entière de la petite Russie, du gouvernement de Woronetz, des pays habités par les Cosaques du Don et de la mer Noire, de quelques contrées de la Circassie, et enfin de la Crimée.

On y trouve des notices que je crois intéressantes sur le célèbre professeur Pallas, sur la mort du voyageur philanthrope Howard, et sur la manière singulière dont on a

disposé de la dépouille mortelle du magnifique Potemkin.

D'autres ouvrages m'ont servi encore à compléter ce tableau, à en remplir les lacunes ; mais j'ai fait usage de préférence des livres étrangers. A quoi bon extraire et copier dans les mêmes termes ce qu'on trouveroit déjà dans d'autres livres publiés en France ?

Les compilations en général auroient plus de mérite, et ce genre de travail seroit moins décrié par ceux qui

ignorent quelles en sont les difficultés quand on veut travailler *en conscience*; si l'on s'abstenoit de reproduire servilement un texte trivial ou suranné; si l'on avoit soin de n'employer que des livres en langues étrangères, et d'en *traduire* des observations qui fussent tout-à-fait neuves pour la France, ou n'eussent pas encore été présentées sous le même jour.

Outre les deux grands ouvrages dont je viens de parler, j'ai consulté avec fruit divers livres allemands; le se-

cond Voyage de Pallas ; la Description des différentes peuplades de la Russie , par Hempel et Geissler ; l'Encyclopédie de l'empire de Russie par Heim , et sur-tout deux ouvrages qui ont paru récemment, et n'ont point encore obtenu l'honneur d'une version française.

L'un est en deux gros volumes in-8°, et a pour titre : *Saint-Pétersbourg à la fin de son premier siècle* (1).

---

(1) S.-Pétersbourg, am Ende seines ersten Jahrhunderts.

On y décrit, par époques, les aggrandissemens et embellissemens successifs que cette grande capitale a éprouvés sous les différens règnes depuis Pierre-le-Grand.

L'autre relation est intitulée : *Lettres sur la Russie et ses habitans* : elle est de M. Soltau (1), qui a fait un long séjour à Pétersbourg. Ce livre, quoique peu volumineux, est très-riche dans ses détails; il offre, avec une

(1) Briefe über Russland und dessen Bewohner.

extrême concision, tout ce qu'il y a de plus curieux à connoître sur la capitale et les provinces voisines ; car M. Soltau n'a décrit que ce qu'il a vu par lui-même. Son travail n'a pas été pour moi d'une médiocre utilité : c'est de-là que j'ai tiré une grande partie de mes chapitres sur les jeux, fêtes et cérémonies religieuses des Russes ; je n'ai presque rien trouvé ailleurs dans ce genre.

Tandis que je m'occupois à rédiger et mettre en ordre des notes assemblées avec beau-

coup de temps et de soins, les circonstances politiques sont venues ajouter à mon ouvrage un nouveau degré d'intérêt. Elles m'ont engagé peut-être à en accélérer la rédaction, mais elles n'ont rien changé à l'esprit qui m'a dirigé dans cette entreprise.

On verra, par la description que j'ai donnée de Moscou et de ses édifices, que les chapitres qui y sont relatifs étoient achevés et prêts à être mis sous presse long-temps avant la catastrophe du 12 septembre 1812. Malgré cet

événement qui sembloit rendre un grand nombre de détails sans objet, je n'ai cru devoir rien ou presque rien en supprimer. J'en ai expliqué les motifs, et j'ose croire que mes lecteurs les approuveront.

LA RUSSIE,

OU

MŒURS, USAGES, ET COSTUMES

DES HABITANS DE TOUTES LES PROVINCES DE CET EMPIRE.

CHAPITRE PREMIER.

INTRODUCTION.

Caractère général des Russes. Races principales des habitans.

LES nombreux ouvrages publiés jusqu'à ce jour sur la Russie, et surtout les relations des divers voyageurs français et anglais semblent, pour la plupart, n'avoir été com-

posés que pour faire connoître l'ancienne et la nouvelle capitale de cet empire; on y trouve peu de détails sur les provinces autres que celles qui avoisinent Pétersbourg et Moscou.

La lecture d'un très-grand nombre d'ouvrages en langues étrangères, dont la plupart ne sont pas encore traduits en notre langue, nous a mis à portée d'envisager la Russie entière sous de nouveaux rapports, et d'offrir à nos lecteurs, dans un cadre resserré, une multitude de détails, les uns entièrement neufs pour les lecteurs français, et les autres peu connus; ils auront du moins le mérite de ne point s'être trouvés encore réunis dans un même corps d'ouvrage.

Considérer toutes les nations diverses dont se compose l'empire russe, examiner séparément leurs mœurs, leurs usages, et offrir, soit par des estampes fidèles, soit par des explications détaillées, le tableau intéressant des costumes qui varient si prodigieusement d'une province à l'autre; tel est l'objet principal que nous nous sommes proposé.

« Les Russes, dit Voltaire (1), habitent aujourd'hui l'ancienne Scythie européenne; ce sont eux qui ont fourni à l'histoire des vérités bien étonnantes. Il y a eu sur la terre des révolutions qui ont plus frappé l'imagination, il n'y en a pas une qui satisfasse autant l'esprit humain, et qui

(1) Essai sur les mœurs. Introduction.

lui fasse autant d'honneur. On a vu des conquérans et des dévastations; mais qu'un seul homme ait, en vingt années, changé les mœurs, les lois, l'esprit du plus vaste empire de la terre; que tous les arts soient venus en foule embellir des déserts, c'est-là ce qui est admirable. Une femme *qui ne savoit ni lire ni écrire* (1), perfectionna ce que Pierre-le-Grand avoit commencé. Une autre femme (Élisabeth), étendit encore ces nobles commencemens. Une autre impératrice (2), est encore allée plus loin que les deux autres; son génie s'est communiqué à ses sujets; les révolutions du palais n'ont pas retardé d'un mo-

(1) Catherine Ire, femme et successeur de Pierre Ier.

(2) Catherine II.

ment les progrès de la félicité de l'empire : on a vu, dans un demi-siècle, la cour de Scythie plus éclairée que ne l'ont été la Grèce et Rome».

Observons cependant que cette révolution dans les mœurs des Russes, ne fut pas aussi complète, ni aussi générale qu'on pourroit le croire. La noblesse russe, il est vrai, s'est formée sur le modèle des cours les plus polies de l'Europe. Les soldats ont été contraints d'adopter la tactique, la discipline et à peu près l'uniforme de nos armées; mais la masse du peuple est restée la même. Elle a conservé ses usages, ses préjugés, son ancien costume, et jusqu'à ses longues barbes.

Aux cafetans grossiers qui cou-

vrent les gens du peuple dans la capitale même, à leurs bonnets de poil, à leurs cols découverts, à leurs chaussures d'écorces d'arbres; on les prendroit pour des Asiatiques, plutôt que pour les habitans d'une des principales cités de l'Europe.

Pétersbourg, cette capitale qui s'est élevée avec tant de rapidité, et comme touchée par une baguette magique, est ornée de toutes parts de beaux édifices dans le style hollandais, allemand ou italien; mais les villages sont encore aujourd'hui ce qu'ils étoient avant Pierre-le-Grand. Les paysans ne sont ni plus instruits, ni plus heureux.

Enfin tous les efforts qu'ont faits Pierre-le-Grand et ses successeurs pour réunir en un seul corps de na-

tion les tribus diverses dont se compose cet empire immense, surpassant en étendue les contrées jadis soumises aux Romains, mais rempli de vastes déserts; tous ces efforts, dis-je, n'ont pas été couronnés d'un entier succès. Les races sont encore distinctes; on les reconnoît à leur langage, à leur costume, à leurs mœurs. Toutes ces peuplades professent une variété étonnante de religion.

Jetons d'abord un coup-d'œil sur les principales races d'habitans.

La population de la Russie, à peine égale à celle de l'Empire français, se compose d'une foule de tribus diverses.

Les habitans sont généralement d'origine Sclavonne, Finnoise, Tartare, Mongole, etc. Le vaste pays

qu'ils occupent s'étend depuis le 45e jusqu'au 74e degré de latitude nord, et depuis le 39e jusqu'au 215e degré de longitude; il comprend une partie considérable de l'Europe et de l'Asie.

Les Sclavons habitent la Russie d'Europe proprement dite, et les provinces connues sous le nom de Pologne russe. Ce sont en général d'assez beaux hommes, et la plupart au-dessus de la stature moyenne; vigoureusement constitués, ils ne manquent pas des agrémens de la figure; leur teint est plutôt brun que blanc.

Le russe n'est pas moins vif d'esprit que de corps; il est agile, actif et toujours gai: généreux de sa nature, il est cependant prompt à s'enflammer, et peut se porter, de pro-

pos délibéré, à des actes d'une barbarie révoltante; il est d'ailleurs industrieux et rusé dans le commerce; toujours officieux, il exerce avec noblesse l'hospitalité; il est très-social et fort communicatif.

Les gens du commun, eux-mêmes, ne sont point dépourvus d'une éloquence naturelle.

Doués d'une aptitude merveilleuse pour apprendre, les Russes sont cependant si légers, qu'ils se rebutent à la moitié de la carrière. Quelquefois aussi ils se croient consommés dans un art dont ils n'ont fait qu'effleurer les principes. Ils sont très-sobres, quant aux alimens solides; mais les gens du peuple sont d'une ivrognerie incorrigible.

Le Russe aime la propreté et l'or-

dre dans l'intérieur de sa maison. Les soldats de ce pays sont fermes comme des murailles; ils n'abandonnent point leurs officiers tant que ceux-ci montrent du courage. Mais nous verrons plus loin quels sont les défauts des armées de cet Empire.

Les cultivateurs suivent aveuglément la routine que leur ont transmise leurs pères, ils ne songent à introduire ni des améliorations, ni de nouveaux procédés.

Les marchands sont fort avides de gain. Tandis que les étrangers, pour trouver un débit plus facile, sont obligés de vendre leurs denrées à long terme, on les force de payer comptant les produits du sol russe, et ils retiennent quelquefois d'avance les fruits de la récolte ou de la mois-

son suivante. Ainsi, il n'est pas rare qu'un homme ne sachant ni lire, ni écrire, qui est venu de son village, vêtu d'une blouse grossière, et avec ses souliers d'écorce, s'en retourne au bout d'une année, chargé d'un monceau d'argent.

Les habitans de la Lithuanie, de la Pologne russe et sur-tout ceux de l'Ukraine, ont quelque chose du caractère général des Russes. Mais la différence entre ceux-ci et les Finnois est extrêmement frappante.

Les Finnois ou habitans originaires de la Finlande russe et suédoise, les Ischores et les Tschoudes de l'Ingermanie, les Esthoniens, les Lettes ou Livoniens et les Courlandais se distinguent tant au moral qu'au physique, par des caractères fort prononcés.

L'histoire russe, dit M. Soltau, nous offre une foule d'exemples d'individus de race slavonne qui ont quitté la charrue pour devenir comtes et princes; ces métamorphoses furent très-communes sous les règnes de Pierre-le-Grand et d'Elisabeth; mais on ne connoît qu'un seul exemple d'un individu d'extraction finnoise qui se soit élevé au-dessus de son origine. Il est vrai que cet exemple est bien mémorable; c'est celui de Catherine I[re], épouse de Pierre-le-Grand, cette femme extraordinaire que ses grandes qualités rendirent digne du trône.

Parmi les Finnois les hommes sont d'une taille petite, et leur stature excède rarement la moyenne. Ils sont gros et trappus : ils ont des os

saillans, l'œil gris et petit, mais perçant, les cheveux et la barbe d'un blond clair et peu fournis; leur voix est cadencée, et comme larmoyante. Doués de peu de pénétration, ils n'ont ni facilité ni vivacité en affaires, et sont d'une opiniâtreté invincible. On ne sauroit leur reprocher de grands vices, si ce n'est l'ivrognerie et en cela ils ne le cèdent point aux Russes proprement dits.

Leur paresse est cause qu'on voit rarement parmi eux des gens aisés; ils négligent leurs champs, leurs maisons, leurs bestiaux, et encore plus l'intérieur de leur ménage. Cependant il en est qui sont riches, industrieux et économes. Les femmes sont mieux élevées que les hommes, et ont plus d'activité; les jeunes

filles vont à la ville gagner leur vie en qualité de servantes. On est très-satisfait à Pétersbourg des domestiques et des cuisinières de cette nation, et quelquefois elles y trouvent des mariages fort avantageux.

Au surplus les paysans de la Courlande, de la Finlande et de l'Esthonie vivent sous les yeux de leurs maîtres allemands; ils ont plus d'arrangement et d'amour du travail que les Finnois proprement dits, qui ne sont point inspectés par l'œil du maître. Voilà encore pourquoi les villages des premiers, ceux surtout situés sur les grands chemins, ne sont ni aussi pauvres, ni aussi mal bâtis que ceux des Finnois.

Je parlerai en détail des races tartares, je me contenterai de dire ici

que celles de ces peuplades, qui depuis longues années vivent sous la domination de la Russie sont industrieuses et même fort riches.

Les Tartares sont de beaux hommes; ils ont le teint brun, la physionomie asiatique, et par conséquent fortement prononcée; leurs femmes passent pour être assez belles. Ceux des nobles de cette nation dont les ancêtres ont embrassé la religion grecque, jouissent dans la capitale d'une grande considération, et ils y vont de pair avec la noblesse.

On voit à Pétersbourg un assez grand nombre de Tartares de la plus basse classe; il y vient aussi de leurs nobles ou *Mursas*, et de leurs *Mollahs* ou prêtres mahométans. Ils

célèbrent les rites de leur culte dans des temples particuliers.

Les Tartares que l'indigence oblige à se mettre en condition, aiment mieux servir les étrangers que les nationaux, parce qu'ils vivent en mauvaise intelligence avec les valets russes. Comme leur religion, leur interdit l'usage des liqueurs fortes, et qu'ils sont exacts et fidèles, on les préfère pour serviteurs aux gens du pays.

L'estampe ci-jointe représente deux dames, l'une grecque, l'autre mahométane, servies par un jeune esclave turc.



Femme musulmane. *Femme grecque.*

CHAPITRE II.

DIVERSES CLASSES D'HABITANS.

Effets du climat. Dames de Pétersbourg, Costumes de cette capitale et des environs. Esclaves.

Les Russes ne se distinguent pas seulement par les races diverses dont ils tirent leur origine, ils se divisent, comme toutes les sociétés civilisées, en plusieurs classes; mais ici la ligne de démarcation entre les castes est beaucoup plus sensible qu'elle ne l'est dans tout le reste de l'Europe. Les effets en sont d'une toute autre importance.

Sous les gouvernemens modérés de l'Europe, la noblesse rappelant d'anciens services, peut bien donner droit à quelques distinctions pour ceux qui ont le bonheur de tenir cette illustration de la naissance. Mais au moins le roturier jouit de la propriété inaliénable de sa personne. Il peut embrasser la profession qui convient le mieux à son talent ou à ses goûts. Presque aucune carrière n'est fermée à son ambition. En Russie au contraire, le paysan ne s'appartient pas à lui-même. La terre qu'il féconde de ses sueurs est-elle vendue, il passe au pouvoir du nouveau maître avec de vils troupeaux, avec les instrumens aratoires, et on l'achète lui et sa famille comme faisant partie des ob-

jets employés à l'exploitation du domaine.

La Russie contient deux classes principales d'habitans, les nobles et les serfs ou esclaves. On pourroit en compter une troisième, celle des marchands. On assure que la population de Pétersbourg, y compris les militaires et les étrangers, se monte à près de trois cents mille ames. Le nombre des étrangers peut être de trente mille, celui des personnes attachées à la cour et des militaires, de soixante-dix mille, ainsi restent deux cents mille ames qui sont des gens du peuple et des esclaves.

Les esclaves appartiennent à la couronne ou à des seigneurs, ils se distinguent par une vivacité étonnante de conception. On les accuse

d'user d'un peu trop de ſinesse dans leurs conventions que la plupart n'observent guère, à moins qu'elles ne soient écrites ou tout-à-fait à leur avantage

Autrefois toute la nation étoit portée à l'ivrognerie, mais, grâces aux efforts de Pierre-le-Grand, ce vice crapuleux a disparu parmi les nobles.

Chardin rapporte dans ses voyages un trait fort singulier de l'intempérance d'un ambassadeur moscovite à la cour du roi de Perse.

Je ne raconterai pas cette anecdote qui inspireroit du dégoût aux personnes les moins délicates (1); je dirai seulement que le membre

(1) Voyez Chardin, tome III, pag. 229, édition d'Amsterdam, 1711.

de la légation russe ayant donné au milieu même du festin des marques un peu trop évidentes du peu de modération avec laquelle il avoit fêté le vin de Schiras, le roi de Perse Shah-Abbas congédia l'assemblée, et dit en se retirant que *les Moscovites étoient les Usbecks des Francs.* Il n'y a point, ajoute Chardin, « de nation si sale, si mal apprise, et si rustique que les Usbecks, qui sont les Tartares du fleuve Oxus. »

Les choses à cet égard sont bien changées aujourd'hui, la noblesse russe est polie dans ses mœurs, et n'use des liqueurs fortes qu'avec une extrême réserve. Ce n'est plus que dans les classes inférieures qu'on rencontre des ivrognes. C'est sur-tout pendant les froids rigoureux, lors-

que le sang glacé dans les veines a besoin d'être stimulé pour reprendre son cours, que le peuple se livre à sa passion pour les liqueurs avec un aveuglement funeste. On voit dans l'hiver une multitude d'ivrognes couchés dans les rues, ou sous les portes. Un grand nombre de ces malheureux passe du sommeil de l'ivresse à celui de la mort. Lorsqu'un homme du peuple a dépensé jusqu'à son dernier kopek, dans un sale cabaret, l'hôte inhumain le met à la porte comme un objet désormais inutile.

Le malheureux ivrogne chancelant sur des jambes qui peuvent à peine le soutenir, se heurte contre les murailles, contre tout ce qu'il rencontre, et n'en continue pas moins

sa route en fredonnant, par fois, quelque chanson russe.

Il mêle à des airs profanes le religieux *Kyrie*, le *Gospodi Pomiloui!* Enfin, il tombe, et mille hasards peuvent l'empêcher de se relever jamais.

Pendant le terrible hiver de 1789, le froid fut si cruel en Russie, que quatorze mille personnes furent gelées sur le grand chemin de Pétersbourg à Moscou (1).

On peut juger combien il est dangereux pour des hommes de s'endormir en plein air par un froid de 25 degrés, lorsque la température fait tomber morts les oiseaux du haut

---

(1) On verra plus loin que l'hiver est beaucoup moins rude à Moscou et dans ses environs, qu'il ne l'est à Pétersbourg.

des arbres. Dans cette même saison, l'eau que l'on répand d'une certaine hauteur, se gèle avant d'arriver à terre.

Malgré l'âpreté du climat, il est cependant facile de se garantir contre ses effets.

Les gens riches, dit M. Ker-Porter, s'affublent pendant l'hiver d'une espèce de turban de fourrure noire. Ils sont habillés d'un large manteau appelé *schoub*, qui descend jusqu'aux chevilles, et est doublé de poil d'ours, de renard de Sibérie, ou de raton. Des souliers appelés *kangis*, de peau d'élan ou de veau, garnis de poil en dedans et en dehors, garantissent les pieds du contact glacial de la neige. D'autres personnes ont de larges bottes de cuir ou de velours doublées

de flanelle ou de fourrures. Il est impossible de reconnoître ses amis sous un pareil accoutrement, et même de distinguer les traits d'une créature humaine.

Toutes les fois, dit encore M. Ker-Porter, que je voyois un de ces êtres garnis de fourrures, monté derrière un traîneau, et causant avec une jolie femme, ce spectacle me rappelait le conte de la *Belle* et la *Bête!*

Lorsqu'il fait de grands froids, les parties du corps exposées à l'intempérie de l'air sont sujettes à se geler. Cet accident arrive fréquemment au nez et aux oreilles; si l'on n'y porte remède avec circonspection, en y ramenant par degrés la circulation et la chaleur, la partie gelée tombe en pourriture. On se fait difficilement une

idée de la sensation que produit sur le visage le souffle d'un vent glacial, par une température de dix-sept degrés. M. Ker-Porter en compare l'effet à celui d'une lime grossière ou d'une pierre-ponce usée que l'on passeroit rapidement sur la peau. Aussi l'on se dispense volontiers de se saluer les uns les autres; chacun reste enfoncé dans sa capote et ne prend point garde aux passans.

Les habillemens d'hiver des dames sont plus gracieux que ceux des hommes; ils sont chauds et ne déguisent point tout-à-fait les formes.

Les femmes de la capitale s'habillent à peu de chose près comme les Anglaises; elles ont seulement des vêtemens plus amples, précaution indispensable dans ce climat où un

simple rhume peut causer immédiatement des fièvres très-dangereuses; où une heure d'imprudence coûte trop souvent la vie.

Il n'y a presque point en Russie de transition entre l'été et l'hiver; on n'y connoît ni printemps ni automne. Immédiatement après l'équinoxe de mars, les jours croissent avec rapidité, et sont plus longs que dans les régions tempérées de l'Europe. Le soleil est moins élevé sur l'horizon, mais il y séjourne plus longtemps et donne à l'air une chaleur excessive.

Au mois de juillet, il n'y a presque pas de nuit, le crépuscule se prolonge après le coucher du soleil. Mais aussitôt après l'équinoxe de septembre, on voit décroître les jours avec

une excessive célérité ; aux mois d'octobre et de novembre le ciel se couvre de brouillards, et l'on ne tarde pas à éprouver les premières gelées.

Dans l'intérieur de la Russie, les races sont peu mélangées ; mais dans les deux villes principales, et surtout à Pétersbourg, l'affluence d'individus, non-seulement de toutes les régions de l'Empire, mais de toutes les parties de l'Europe, occasionne de grandes variétés dans le sang. On a remarqué, dans presque tous les pays, que ce mélange est peu favorable à la beauté des femmes et à la régularité de leurs traits.

Les dames Russes ont un teint agréable et brillant de fraîcheur, mais les proportions de leur visage sont peu régulières.

Les beautés de Pétersbourg, dit M. Ker-Porter, seroient en général des rivales peu dangereuses pour celles des autres grandes villes de l'Europe. On voit dans cette cité quelques jolies femmes, mais très-peu méritent le titre de belles. Leurs traits se rapprochent un peu trop de ceux des Kalmouks. Accoutumées à une vie sédentaire, elles acquièrent un embonpoint excessif. Semblables à ces plantes équatoriales que l'on fait croître dans une serre-chaude, une chaleur artificielle leur donne une maturité trop prompte; elles se fanent au moment même où elles devroient être dans la fleur de la beauté. Comment pourroit-il en être autrement, lorsqu'elles passent presque toute l'année dans des chambres

qui ont la chaleur d'une étuve, et dans lesquelles jamais un air frais ne pénètre ?

Mais, continue le même voyageur, c'est leur extérieur seul qui souffre un tel changement. A l'âge de trente ou de trente-cinq ans elles peuvent avoir perdu quelques-uns des charmes de la figure ou de la taille, mais leur cœur et leur esprit conservent encore tout le feu de la jeunesse. Leur conversation est spirituelle et remplie d'agrémens.

Les Polonaises fixées à Pétersbourg sont beaucoup plus jolies que les femmes russes.

Une des qualités les plus remarquables de l'esprit des dames de la Russie, c'est leur facilité à apprendre les langues étrangères. Il n'est aucun

idiome moderne qui leur présente des difficultés : elles parlent et écrivent le français comme si elles étoient nées à Paris, tandis qu'elles peuvent à peine épeler un livre russe. Il n'est pas étonnant qu'elles négligent leur langue maternelle ; on ne daigne guères la parler dans les cercles. La langue russe ne s'emploie que pour les affaires d'état, les plaidoyers, les procédures, et les actes religieux.

La noblesse russe est honnête, franche, et exerce au plus haut degré les vertus de l'hospitalité. M. Ker-Porter prétend trouver quelque analogie entre les mœurs actuelles des seigneurs russes et celles des seigneurs anglais du XVI.e siècle ; ils ont, dit-il, la bravoure de Sir Fran-

cis Drake (1), la galanterie et le caractère chevaleresque de Walter-Raleigh. Catherine II fut pour la Russie ce que fut pour l'Angleterre la reine Elisabeth.

Le passe-temps ordinaire des nobles qui n'ont point de devoirs civils ou militaires à remplir, est de se promener toute la matinée en voitures ou en traîneaux. Ils dînent à deux heures et demie, restent peu de temps à table et font la sieste une couple d'heures, ou bien ils jouent aux cartes. Ils aiment aussi le billard, mais leur jeu favori est le *Boston* (1).

---

(1) Le premier voyageur qui a fait le tour du monde.

(2) « Le boston, dit M. Ker-Porter, est une sorte de whist : nous ne le connoissons pas en Angleterre ; et cependant, ce que je ne puis con-

On passe la soirée au théâtre ou dans des cercles. Là on joue de nouveau aux cartes ; quelquefois on danse, ou bien on fait de la musique. Les jeunes gens s'amusent à des jeux à gages ou à d'autres divertissemens de cette espèce.

Le souper est encore en Russie un repas important. Il est servi avec plus de luxe que le dîner, et on y réunit une extrême variété de mets, de potages, de poissons, de rôts et de viandes bouillies. M. Ker-Porter attribue à la mauvaise digestion qui

---

cevoir, les Russes prétendent qu'il a été *inventé* par les officiers anglais, pendant les campagnes d'Amérique ».

La vérité est que ce jeu, qui n'est pas moins à la mode à Paris qu'à Pétersbourg, a été imaginé par les Américains des Etats-unis, et vraisemblement à Boston, comme son nom l'indique.

suit un repas aussi considérable et après lequel on se couche immédiatement, la faible santé dont se plaignent, en général, les habitans de la capitale.

Peut-être les bains dont nous parlerons ailleurs, contribuent-ils plus qu'on ne pense à affaiblir leur tempérament. Il n'est point de peuple plus frileux que les Russes.

Les poêles des appartemens donnant une chaleur uniforme de treize degrés et même davantage, on ne sauroit supporter le froid extérieur si l'on ne se surchargeoit de fourrure. Les étrangers, et sur-tout les Français, excitent l'étonnement des habitans de Pétersbourg, par l'intrépidité avec laquelle ils bravent le froid le plus vif.

« On est choqué, dit l'auteur des *Bagatelles*, de voir ici en décembre ou en janvier un homme se promener en frac ou en bas de soie. Plus d'une fois j'ai été témoin de la sensation que fait sur le public un costume si peu en rapport avec la saison..... Les gens du peuple en rient tout haut, et prononcent d'un ton railleur le mot *Frantzouse* qui désigne un Français. Le Français, à la vérité, supporte le froid avec un courage héroïque : je ne veux pas citer les bivouacs de leurs campagnes d'hiver; je ne parle que de l'intérieur des maisons. Une grande partie de l'année elles sont glaciales, et l'étranger grelotte en France par un hiver qui, dans son pays, seroit un printemps. »

Les pelisses les plus estimées chez les Russes, sont celles qui sont bordées de la peau d'agneaux *morts-nés*. Pour obtenir cette précieuse fourrure on éventre les brebis au moment où elles sont prêtes à mettre bas. La laine en est d'une extrême douceur, elle est soyeuse et d'une couleur argentée. On apporte ces peaux de la Perse, de la Bucharie et du territoire des Kalmouks. On croyoit autrefois que ces toisons étoient du règne végétal et produites par cet *agneau de Scythie*, sur lequel on a débité tant de fables. On en connoît aujourd'hui l'origine. Cependant les Tartares qui vendent ces toisons d'agneaux véritables, persistent à soutenir qu'elles sont une production

duction de la terre. Suivant eux elles sont si rares qu'ils en demandent des prix exorbitans (1).

On recherche encore d'autres pelleteries de la Sibérie et des pays voisins. Les peaux de renards noirs et de martres zibelines sont très-estimées.

Les seigneurs Russes tiennent d'autant plus à leurs fourrures d'hiver, que c'est pour eux une occasion de déployer leur magnificence. Le fameux Potemkin avoit un manchon qui revenoit à plus de vingt-cinq mille francs.

On se procure à grands frais les

(1) Il est probable que l'expérience ne réussit pas toujours, et qu'il faut sacrifier plusieurs brebis avant de trouver un agneau dont la fourrure ait acquis le degré convenable de finesse.

fourrures, non-seulement les plus remarquables par leur finesse, mais qui se recommandent sur-tout par leur rareté.

Les paysans, cette classe utile et laborieuse, sans laquelle les autres ne pourroient subsister, gémissent en Russie dans l'esclavage. Quoique les souverains de cet empire jugent conforme à leur politique de multiplier les affranchissemens, ils ne sauroient cependant rendre tout-à-coup la liberté à tant de serfs attachés à la glèbe, sans ruiner les seigneurs, et par conséquent sans exciter des mécontentemens dangereux.

Les serfs appartiennent les uns à la couronne, d'autres à des seigneurs.

Les paysans de la couronne sont les plus heureux ; ils se transmettent de père en fils leur patrimoine, ils sont seulement tenus à une redevance annuelle et à un droit de mutation. Cette rente, que l'on appelle *abrock*, est fixée à *cinq roubles* par année, toutes charges comprises. Bien sûrs qu'on n'en augmentera pas le tarif, ils peuvent donner un libre essor à leur industrie.

Les paysans des nobles sont de vrais esclaves. Non-seulement leur maître peut les céder à un autre, ou les changer de village ; mais il peut exiger d'eux un service personnel. Autrefois il en étoit d'eux comme des esclaves chez les anciens, ou des nègres dans les colonies ; on pouvoit disposer des serfs comme d'une

marchandise, vendre ou acheter séparément le mari et la femme; mais dans ces derniers temps les ukases impériaux ont interdit aux seigneurs cette faculté.

Le propriétaire fixe arbitrairement les corvées, ainsi que les redevances en argent ou en nature, qu'il exige de ses vassaux. Il détermine la portion de terrain que les paysans cultiveront à son profit, et partage le reste entr'eux à son gré.

L'*abrock* des serfs qui appartiennent aux particuliers s'élève en général à *huit* ou *dix* roubles. S'il n'y a point de redevance convenue, tout paysan mâle, dès qu'il est parvenu à l'âge de quinze ans, doit travailler trois jours par semaine pour son maître.

Les femmes et les enfans travaillent à proportion de leurs forces.

Beaucoup de seigneurs accordent à leurs serfs des deux sexes la permission d'aller gagner de l'argent à la ville en qualité de domestiques, de marchands, de journaliers, d'artisans ou de bateliers sur les rivières; et il règle la somme qu'ils doivent mettre en réserve pour lui sur leur bénéfice. Cette redevance est plus forte que celle imposée aux esclaves laboureurs.

Les seigneurs judicieux qui reconnoissent qu'ils sont intéressés eux-mêmes au bien-être de leurs paysans, les traitent avec bonté; ils encouragent leurs progrès dans l'agriculture, ou leur permettent de faire valoir leur capital de diverses ma-

nières : les paysans traités avec cette douceur acquièrent quelquefois de grandes richesses (1).

Quand les seigneurs sont moins dirigés par l'amour de la justice, et par un intérêt bien entendu, leurs vassaux souffrent beaucoup. Ceux-ci n'ont plus la figure d'hommes, la misère de leurs habitations et de leurs villages atteste leur existence dégradée. Heureusement ces exemples sont très-rares.

Les grands seigneurs et les riches propriétaires font régir leurs biens par des administrateurs qu'ils choi-

(1) M. Soltau cite un paysan du comte Schérémétof, lequel parvint par son industrie, non-seulement, à racheter sa liberté, mais à élever une manufacture considérable et à acquérir de belles terres.

sissent d'ordinaire parmi leurs vassaux. On les appelle *uprawiteli* ou *baillis* dans les grandes possessions; *prikaschtschiki* ou *régisseurs* dans les autres. Quelquefois ces intendans gouvernant au nom de leurs maîtres, font gémir les paysans sous un sceptre de fer.

Dans la vente des biens territoriaux, le prix n'est pas seulement déterminé par le nombre des feux, mais par celui des têtes de paysans dont on distingue l'âge et le sexe. La valeur en est différente selon la situation de la terre et les qualités du sol. Dans les mauvais terrains la valeur de chaque homme est d'environ quarante roubles; il en est d'autres où chaque tête de paysan vaut

cent, cent cinquante et jusqu'à deux cens roubles. (1)

On a d'ailleurs égard aux forêts, aux étangs poissonneux, aux rivières flottables ou navigables, au voisinage des grandes villes, à la bonté du pays, à l'étendue, à la solidité des bâtimens, etc.

Les paysans et les gens du peuple s'enveloppent de fourrures pendant l'hiver. Ils ont sur la tête, des bonnets, les uns ronds, les autres quarrés, à la manière des chevaux-légers Polonais.

Leur habit consiste, en été, dans une longue blouse, ou cafetan de

(1) On parle ici de la valeur *nominale*, telle qu'elle pouvoit exister il y a dix ou douze ans, avant l'excessive profusion du papier-monnaie.



Paysane et Paysan en habits d'été.

drap bleu ou brun, lequel descend au-dessous des genoux. Il se croise diagonalement sur la poitrine, et s'y attache avec des boutons cylindriques de cuivre ou de métal blanc. Leur taille est serrée avec une ceinture de filet, assez semblable à celle que portent les officiers anglais, ils y attachent leurs gants, ou leur hache s'ils sont ouvriers.

En été, ils marchent tête et pieds nus. Les femmes et les enfans sont également dépourvus de chaussures (1).

Leur col est absolument nu, à moins qu'il ne soit couvert par de longues boucles de cheveux. La chemise et le pantalon sont d'une toile

(1) Voyez la planche ci-jointe.

grossière, bariolée de rouge ou de bleu. Ils garantissent leurs jambes du froid avec une double bande de linges roulés tout autour, ils mettent par-dessus des bottes larges et grossières. Ceux à qui leurs facultés ne permettent pas de faire usage d'une chaussure de cuir, ajoutent d'autres enveloppes aux linges dont nous venons de parler : en sorte que leurs extrémités inférieures ressemblent plutôt à des sacs qu'à des jambes d'hommes. Ils ont à leurs pieds d'énormes souliers, façonnés très-adroitement avec de l'écorce de tilleul ou de bouleau, et qui leur coûtent environ trois sous la paire. La ville de Serpuchof, au sud de Moscou, fait un grand commerce de ces sandales qu'on nomme *labkar*. Cette méthode

de chaussures est très-destructive pour les forêts, parce que chaque homme use vingt ou trente paires de souliers par an; aussi l'on voit dans plusieurs endroits une multitude d'arbres qui périssent pour avoir été dépouillés de leur écorce.

Les villageois conservent à-peu-près le même costume en hiver; mais alors quelques-uns changent le cafetan de drap contre une peau de mouton de la même forme. On a remarqué que ce costume est absolument le même que celui des gens du peuple en Angleterre, sous le règne de Richard II, au XIVe siècle.

Les femmes russes sont en général d'une taille courte et ramassée; elles ont le visage rond, les traits grossiers et le teint extrêmement pâle. Celles

d'un certain rang remédient, il est vrai, à ce dernier défaut par des couleurs artificielles; mais elles les appliquent avec peu de goût et d'intelligence.

Celles des dernières classes sont habillées d'une robe courte de drap bleu, chamarrée de diverses couleurs et imitant à-peu-près les nuances de l'arc-en-ciel. Leur camisole est serrée avec un rang de boutons cylindriques. Elles portent ordinairement sur la tête un mouchoir à fleurs d'une couleur gaie et qui se rattache sous le menton. Les jours de fêtes, elles y ajoutent un petit diadème d'or ou de pierres de couleur.

Quelque froid qu'il fasse, cette légère coiffure est la seule qui garnisse leur tête; mais en hiver elles



Paysans de Riga.

se couvrent le corps d'une peau de mouton. Elles sont chaussées de bas très-chauds et de bottes.

Les femmes des artisans et des marchands s'habillent avec plus de goût; elles ont des robes d'un riche brocard, et leur coiffure est souvent enrichie de perles.

Les femmes riches se distinguent par un manteau ou surtout de velours cramoisi, écarlate ou violet, bordé d'une fourrure noire très-dispendieuse. Elles ont des bottines de cuir ou de velours. Ce genre de chaussure est réputé si nécessaire en Russie, que les petits enfans, avant qu'ils puissent encore marcher, portent des bottines aussitôt que des chemises.

Il règne parmi les villageois une

coutume fort singulière. Dès qu'une femme est mariée, elle cache tous ses cheveux par-dessous sa coiffure. Les filles portent les cheveux plats comme les chinoises, et attachés avec un nœud de rubans à leur extrémité.

Dans les provinces allemandes d'Esthonie et de Livonie, il y a outre les naturels du pays dont nous parlerons plus loin, d'anciens fermiers allemands ou suédois qui conservent le costume de leur nation originaire. Tels sont les deux paysans représentés dans l'estampe ci-jointe. Leur costume est à-peu-près le même que celui des habitans de la Dalécarlie, en Suède.

Les femmes russes ont parfois un costume très-pittoresque. L'estampe ci-jointe représente une simple mar-



Marchande d'œufs d'Ochta

Servante Finlandaise

chande d'œufs et une blanchisseuse. Cette dernière porte son linge suspendu aux extrémités d'un morceau de bois demi-circulaire et élégamment travaillé. L'instrument de bois qu'elle tient de la main gauche est un battoir. Il n'est point plat comme les battoirs de nos blanchisseuses, mais scié de manière à presser le linge avec plus de force. Cette méthode a peut-être moins d'inconvéniens pour le linge, que si l'on faisoit usage du tranchant du battoir. Tel est en général le costume des servantes de Finlande.

Quoique le costume Russe pendant la saison rigoureuse, qui remplit huit ou neuf mois de l'année, paroisse lourd et incommode; cependant les habitans de cet empire ne sont jamais plus alertes qu'en hiver.

CHAPITRE III.

CARNAVAL RUSSE. MONTAGNE DE GLACE SUR LA NÉVA.

Effets de l'hiver. Glaces de la Néva. Marché de Pétersbourg. Transport des denrées. Aptitude particulière des Russes pour l'imitation.

Les habitans de Pétersbourg passent le carnaval dans des folies continuelles. Les rues sont remplies d'hommes, de femmes et d'enfans vêtus de leurs plus beaux habits. Les voitures dorées et les traîneaux de la noblesse passent et repassent

sans cesse devant les yeux enchantés. Le carême étant très-rigoureux chez les Russes, ils veulent du moins se préparer à l'abstinence par toutes les extravagances imaginables. C'est sur-tout à cette époque que les ivrognes éprouvent le plus d'accidens : ceux qui survivent à ces jours de débauches, se nourrissent misérablement pendant le carême, d'herbes, de légumes, de miel et de poisson frit à l'huile. Ils n'ont pour toute boisson que du *quass* ou de la drèche, espèce de bière très-foible, délayée dans beaucoup d'eau.

Le principal amusement des Russes pendant cette saison froide, c'est la *Montagne de glace*.

On construit sur la surface glacée de la Néva, deux charpentes de qua-

rante ou cinquante pieds de hauteur perpendiculaire. Elles sont placées à une distance de huit à neuf cents pieds l'une de l'autre. Ces deux échafaudages sont inclinés l'un vers l'autre en formant une pente roide d'environ 55 degrés. Le côté intérieur est garni de blocs de glaces dont on fait bientôt une masse compacte et unie en y versant des torrens d'eau (1).

On monte par derrière le premier échafaudage à l'aide de gradins.

On place le traîneau sur la cime d'une des charpentes, ensuite le conducteur prend son élan; le traîneau descend avec une effrayante rapidité, parcourt avec la même vîtesse l'espace qui se trouve de niveau entre

(1) Voyez la figure.



Les Montag



...tagnes de glaces.

les deux théâtres, et a bientôt dépassé le dernier. Il faut observer que les deux échafaudages ne sont pas tout-à-fait en face l'un de l'autre; ils sont un peu de côté, afin que les traîneaux qui en partent respectivement, ne se rencontrent pas.

Ce sont des gens du peuple à longue barbe qui conduisent ces traîneaux; moyennant quelques copecks, ils se chargent de faire faire aux amateurs ce périlleux voyage.

Ce passe-temps a quelque analogie avec la manière dont on descend le Mont-Cénis pendant les fortes gelées, et qu'on appelle *se faire ramasser.*

Le conducteur russe est placé en avant et dirige avec ses seules mains le volant équipage. Ces gens-là sont is

habiles, que quelquefois ils traversent un groupe de curieux sans faire de mal à personne.

Quelques amateurs se conduisent eux-mêmes. D'autres, hommes ou femmes, glissent à l'aide de patins et avec une rapidité singulière, en se tenant parfaitement droits. Les patineurs russes n'estiment que la vîtesse; ils ne font point ces mouvemens légers et gracieux dans lesquels excellent les patineurs des autres pays. A quoi leur serviroit, d'ailleurs, l'élégance de l'attitude et des mouvemens? Leurs vêtemens épais en déroberoient aux yeux tout l'effet et le mérite.

Au surplus, cette pesanteur des Russes sous les cafetans et les fourrures qui les surchargent, n'est qu'ap-

parente. Le froid qui engourdit toute la nature, semble donner, au contraire, un nouvel essor à toutes les facultés des Russes. Jamais ils ne sont plus disposés à rire et à chanter, jamais ils ne se montrent plus agiles. La saison de l'hiver paroît mieux convenir à leur tempérament, que l'été court, mais brûlant, que l'on a dans ce pays.

En 1805, la Néva commença à charrier des glaçons dès le 14 septembre, c'est-à-dire, beaucoup plustôt qu'à l'ordinaire. Le mois de septembre 1715, avoit présenté un phénomène encore plus singulier. Le froid fut si subit et si violent, qu'en peu d'heures les chariots les plus lourds purent traverser la glace.

Les glaçons entraînés par le fleuve

marchent avec une effrayante rapidité. Si le froid redouble de violence pendant la nuit, les masses se trouvent arrêtées, et le fleuve est bientôt couvert d'une voûte solide. La glace une fois prise, la débâcle n'a pas lieu avant le mois de mai suivant. Pétersbourg ne présente jamais plus de mouvement et d'activité que pendant l'hiver. On voit passer et repasser de tous côtés des traîneaux avec une célérité incroyable.

Les traîneaux ne servent pas seulement à transporter les hommes, mais encore les bagages et les denrées.

Ces voitures consistent en deux grandes pièces de bois jointes ensemble, et sur lesquelles on dispose une



Traineau de louage.

caisse ou un siége plus ou moins élégant, plus ou moins commode, suivant les facultés du propriétaire. Les pauvres gens n'y mettent autre chose qu'une planche ou une claie d'osier pour s'y tenir eux-mêmes, ou y placer leurs marchandises.

Les traîneaux de louage qui succèdent pendant l'hiver aux *droschki* ou *carioles* de Pétersbourg sont propres, mais d'une forme grossière. Peints en rouge ou en verd, ils sont quelquefois ornés de dorures ou d'argentures ; ils sont ciselés ou garnis de ferremens d'une forme bizarre (1). L'intérieur de la caisse est tapissé de foin, afin que le passager ait chaud aux pieds.

(1) Voyez la planche ci-jointe.

Les princes et les seigneurs déploient jusques dans les traîneaux leur magnificence ordinaire. La différence la plus essentielle entre la forme de ces équipages et la forme des traîneaux réservés aux gens du peuple, c'est que ceux des gens riches sont plus larges, et peuvent contenir deux personnes.

L'intérieur est garni de précieuses fourrures; on défend les jambes et la partie moyenne du corps contre le froid, à l'aide d'une espèce de tablier de velours verd ou cramoisi galonné en or. Les domestiques se tiennent par derrière. Les messieurs prennent cette place lorsqu'ils font, avec des dames, une partie de traîneau.

Les personnes opulentes ne met-



Traineau des Nobles et des Riches.

tent à leurs traîneaux que des chevaux d'un grand prix. Un seul est attaché dans le brancard, et court au grand trot; l'autre, placé en flèche, est dressé à caracoler avec élégance. Les chevaux de luxe ont à Pétersbourg la queue et la crinière d'une longueur énorme; ce genre de beauté est tellement estimé des Russes, que sur trente chevaux, il y en a une vingtaine chez lesquels ces ornemens sont d'emprunt.

La passion des Russes pour la rapidité des mouvemens, leur a fait imaginer des courses de traîneaux. On fraye, pour cet objet, une route sur les glaces de la Néva. Un grand concours de curieux assiste à ce spectacle. Les chevaux que l'on emploie dans cette occasion sont d'une vî-

tesse extraordinaire, et dressés à trotter à l'amble. Les traîneaux joûtent entr'eux de vélocité, sans cependant qu'il y ait de pari régulier, ni de prix destiné au vainqueur.

M. Ker-Porter dit avoir vu une fois à Pétersbourg deux superbes traîneaux tirés par des rennes. Ils appartenoient à un des principaux seigneurs de la cour, et venoient du pays des Samoïèdes, quelques centaines de verstes, au delà d'Archangel.

Les rennes étoient attelés par le col, et couroient avec une vîtesse extrême. Malheureusement leur propriétaire ne devoit pas s'attendre à les conserver long-temps : le climat de Pétersbourg est trop doux pour ces animaux, et ils ne vivent pas au delà de l'hiver.



Traineau de Paysans.

On n'a pas d'autre équipage que les traîneaux pour voyager en hiver dans l'intérieur de la Russie, notamment pour se rendre par terre de Revel à Saint-Pétersbourg, et traverser la langue de terre qui sépare le lac Ladoga du golfe de Finlande.

« Je ne pouvois, dit un voyageur anglais (1), me faire à l'idée d'être conduit sur une *claie* dans la capitale de l'empire de Russie; mais lorsque j'eus fait quelques milles, je trouvai fort commode cette manière de voyager. »

Les traîneaux employés à la campagne sont en effet des espèces de paniers larges et oblongs, dont la partie postérieure se relève comme

(1) Swinton.

dans une bercelonnette, et met le voyageur à l'abri. Ce panier est posé sur un brancard qui se recourbe en avant.

Quelquefois les traîneaux consistent dans de simples plate-formes. Le conducteur est debout; ses compagnons de voyage sont assis devant ou derrière lui. Les deux planches ci-jointes offrent des exemples de ce léger équipage. L'un est travaillé avec plus d'élégance, l'autre plus massif et plus grossier.

La nature sablonneuse et friable du sol, ne permet guère de faire usage de voitures; dans les provinces septentrionales, les roues traceraient des ornières profondes, et il faudrait multiplier le nombre des chevaux; mais lorsque de fortes gelées ont en-



Traineau des Paysans Rußes

durci et applani la surface de la neige, il suffit d'une légère impulsion pour faire mouvoir des masses énormes, et un seul cheval conduit avec rapidité un lourd traîneau.

Lorsqu'un voyageur n'a qu'un seul de ces chariots à sa dispositon, il commence par mettre son bagage dans le fond; il le recouvre d'un large lit de plumes, qui sert à la fois à tenir chaudement le voyageur, et à amortir sa chute en cas d'accident. On se met ensuite à l'abri du froid par un rempart de couvertures et de fourrures. Un large capuchon protége le visage, qu'il est sur-tout important de préserver du contact de l'air extérieur.

La rapidité avec laquelle circulent les traîneaux, sur la croûte unie de

la neige glacée, est très-favorable au commerce intérieur.

En hiver, les approvisionnemens de la capitale sont infiniment plus faciles qu'en été. Il n'y a pas de doute qu'une armée manœuvrant pendant cette saison, au cœur de la Russie, ne trouvât dans les traîneaux un moyen extrêmement commode pour le transport de son artillerie et de ses subsistances.

Le marché de Pétersbourg offre, en hiver, un spectacle dont on ne sauroit se faire une idée dans les régions centrales de l'Europe. On voit dans une vaste plaine quarrée, des milliers d'animaux de toute espèce, rangés avec art en pyramides qui s'élèvent de tous côtés. Bœufs, moutons, volailles, beurre, œufs et pois-

sons, tout est gelé et semble converti en masses solides de granit.

Les poissons sur-tout, sont ce qu'il y a de remarquable; ils conservent dans l'état de congélation, la vivacité de leurs couleurs, et ont une demi-transparence qui ferait croire que ce sont des imitations en cire.

Le gibier et les animaux quadrupèdes, offrent un coup-d'œil moins agréable; ils sont écorchés et classés suivant leurs espèces. On en voit des centaines rangés debout sur leurs jambes de derrière, comme s'ils vouloient grimper les uns par-dessus les autres; on diroit que la baguette d'un enchanteur les a tout à coup privés de mouvement et les a pétrifiés. La dureté de ces cadavres gelés est extrême. Les marchands en cou-

pent les morceaux à coups de hache, comme si c'étoit du bois; il en saute des éclats aux yeux des spectateurs.

La hache dont se servent les bouchers est absolument la même qu'emploient les charpentiers. C'est l'instrument favori des Russes; ils s'en servent, dit M. Ker-Porter, pour des travaux si délicats, que si jamais ces paysans apprennent à écrire, je ne doute point qu'ils ne taillent leurs plumes avec le tranchant de la hache.

La planche ci-jointe représente: 1° un paysan russe en voyage, portant une hache à sa ceinture; 2° un marchand qui s'est rendu dans la capitale sur un léger traîneau, après avoir parcouru deux ou trois cents lieues. Ces voyages sont pour eux aussi faciles que les marches



Marchand Russe. Paysan Russe.

de trente ou quarante lieues, que font aillieurs les marchands forains pour approvisionner nos villes.

Les provisions que l'on apporte à Pétersbourg, viennent de plusieurs milliers de verstes par de là Moscou. La Sibérie et le territoire d'Archangel fournissent une partie de ces denrées, dont les traîneaux facilitent singulièrement le transport. L'abondance des marchandises est telle, et l'on a si peu de temps pour les vendre, que pendant la durée du marché tout se donne à vil prix. Chacun s'empresse de faire ses provisions pour l'hiver. Le gibier ou le poisson déposé dans une cave, y reste gelé, et par conséquent ne se gâte pas.

Il est de certaines heures du jour, où le marché devient une prome-

nade du bon ton. Les jolies femmes et les jeunes élégans, enfin tout le monde, depuis la famille impériale jusqu'aux femmes de marchands, s'y rendent en foule. La place est remplie d'une multitude de traîneaux, de voitures et de piétons.

Les différens groupes de spectateurs, d'acheteurs, de vendeurs et de marchandises étalées, forment un ensemble inconnu dans toute autre ville.

En été, le transport des denrées est beaucoup moins facile. Les paysans sont obligés de porter les fardeaux sur leur tête ou en bandoulière.

Tels sont les deux personnages de l'estampe ci-jointe. Le premier est un marchand de liqueurs, portant dans un panier agréablement tressé des flacons de différentes grosseurs,



Marchand de Liqueurs   *Marchand de Volailles*



et contenant des liqueurs fortes.

L'autre est un marchand de volailles; il porte dans une corbeille quarrée quelques poulets ou du gibier volatile qu'il va exposer en vente au marché de Pétersbourg.

Cependant les *Lucullus* et les *Apicius* de la Russie seroient peu satisfaits si leur tables n'étoient couvertes pendant l'hiver que de ces mets abondans, de ce gibier que la commodité des transports permet de se procurer en cette saison.

Leur plus grand désir est de lutter contre les difficultés du climat, et de se procurer toutes les superfluités, toutes les jouissances de luxe que la nature semble avoir voulu leur refuser. Ils veulent en quelque sorte se faire illusion, et se persuader qu'ils

habitent une des contrées méridionales de l'Europe. Ils poussent la recherche beaucoup plus loin que les habitans des régions tempérées; les choux-fleurs, les épinards, les petits-pois, les asperges, les concombres frais, les salades vertes, les radis sont beaucoup plus communs sur les bonnes tables en hiver, qu'ils ne le sont à Paris, à degré égal de fortune. Nous retardons volontiers de quelques semaines une jouissance qui nous entraîneroit dans une dépense énorme; mais les Russes qui seroient obligés d'attendre encore plusieurs mois n'épargnent rien pour vaincre la nature et anticiper sur l'ordre des saisons.

Au mois de janvier une livre de haricots

haricots ou de petits pois-verts (1) coûte à Pétersbourg 25 à 30 roubles (environ cent vingt-cinq francs). Un seul concombre s'est quelquefois vendu trois ou quatre roubles (vingt francs.)

Les seigneurs de Moscou ne sont pas moins recherchés dans la manière dont ils tiennent leurs tables: ils y rassemblent au cœur de l'hiver des fruits de tous les climats, mûris dans les serres chaudes, et des légumes de toute espèce, produits par une culture artificielle. Des poêles entretiennent une chaleur continuelle dans des jardins souterrains d'où l'air extérieur est banni avec soin. Les petits-pois et les asperges

(1) Ces denrées se vendent à la livre.

sont aussi communs à Moscou vers Noël, que les pommes de terre et les choux d'hiver le sont dans d'autres pays.

En revanche, ils font en été une prodigieuse consommation de glace. Il n'est point de pays, sans en excepter l'Italie, où cette substance rafraîchissante soit aussi commune.

Les glacières sont creusées à une grande profondeur, on y dépose tous les ans de nouvelles couches de glace, et comme on n'épuise jamais la provision de l'année, la partie inférieure demeure intacte. On assure qu'il y a à Moscou des souterrains où la glace s'accumule ainsi depuis un siècle. Le culot de cet amas de glace, si je puis me servir de cette expression, est tellement compact,

que pour l'employer, il faut le briser à coups de hache.

Ainsi, à Moscou et à Pétersbourg, l'ordre des saisons est interverti; les souterrains de ces grandes villes contiennent en été de la glace, et pendant l'hiver des végétaux en pleine culture.

Après avoir présenté à mes lecteurs ces considérations générales sur les habitans et le climat de la Russie, je vais entrer dans plus de détails sur la nouvelle capitale de l'empire, cette cité merveilleuse, dont, il y a un siècle, il n'existoit pas encore de traces, et qui joue aujourd'hui un si grand rôle.

La révolution la plus étonnante au premier abord, qui ait été opérée par les institutions de Pierre-le-

Grand; c'est d'avoir fait naître des architectes, des sculpteurs, des peintres au milieu d'une nation qui ne s'étoit livrée jusqu'alors qu'aux travaux de la campagne, et aux métiers les plus grossiers. Mais en cela Pierre-le-Grand fut merveilleusement secondé par les dispositions naturelles de ses sujets.

Le talent singulier des Russes pour l'imitation est bien connu, et les Chinois sont peut-être à cet égard le seul peuple qui ait sur eux quelque avantage.

Un voyageur anglais a vu un portrait en miniature de l'empereur Paul Ier, exécuté par un pauvre esclave. Il étoit d'une ressemblance frappante, quoiqu'il fût facile de voir que l'auteur ignoroit lespremiers élé-

mens de la peinture. Il sembloit voir l'original à travers un verre concave.

Les orfèvres de Moscou surpassent quelquefois ceux de Birmingham dans la confection des petits objets, et notamment des jaserons de Malte ou de Venise.

La différence principale est qu'en Angleterre ces travaux sont exécutés par une multitude de mains, et qu'en Russie chacun de ces ouvrages est fait par un seul homme. Les Russes n'ont pas le même succès dans la coutellerie, parce que cet art exige une grande complication de travaux.

Le génie pour l'imitation se reproduit jusque dans les branches les plus nobles des beaux arts. Un seigneur Russe ayant emprunté d'un de ses amis un tableau de Dietrici à

la manière de Polenberg, pour le faire copier, le possesseur du tableau craignit qu'on ne lui rendît une simple copie à la place de son original. En conséquence il mit son cachet sur le revers de la toile, et y inscrivit de sa main plusieurs devises. L'emprunteur s'aperçut de cette défiance, et voulut s'en venger. Il fit faire une copie parfaite, où l'on imita jusqu'au cachet et jusqu'à l'écriture placés derrière la toile. La copie fut placée dans le cadre, et l'amateur ne s'en seroit pas douté si on ne lui eût avoué franchement la supercherie.

On assure qu'un seigneur Russe renommé par son goût dans la peinture a acheté plus d'une fois à un marchand de tableaux des copies faites par un de ses esclaves occupé

chez lui à noircir ses bottes, mais qui s'échappoit de temps en temps pour aller gagner chez l'entrepreneur de tableaux de quoi se divertir les jours de fête.

On admire dans les hôtels des nobles de Moscou une prodigieuse multitude de tableaux. On diroit que tous les cabinets, toutes les galeries de l'Europe ont été épuisés, pour fournir à de pareilles collections. A la première vue les appartemens ainsi décorés ont quelque chose d'imposant et de magnifique; mais bientôt le charme s'évanouit. Ces tableaux sont presque tous des copies, et la majeure partie a été apportée de Vienne. Les seigneurs Russes aiment à faire entr'eux des échanges et des brocantages. Ils acheteront un beau tableau

en cédant une voiture ou des habits brodés, de même que plusieurs d'entr'eux payent avec une boîte d'or le salaire d'un médecin (1).

---

(1) Un voyageur anglais, M. Clarke, de qui nous emprunterons dans le cours de cet ouvrage un grand nombre d'observations, prétend que les boîtes d'or sont la monnaie courante avec laquelle les riches paient en Russie les honoraires de leurs Esculapes. Il cite un des docteurs les plus fameux de Pétersbourg, lequel s'arrange avec un bijoutier, et lui revend les dons de ses illustres malades, immédiatement après les avoir reçus. Le docteur prétend que la même boîte lui est souvent revenue plusieurs fois dans le cours d'une année. L'orfèvre est sans doute celui qui gagne le plus à ces échanges perpétuels.

CHAPITRE. IV.

COUP-D'ŒIL GÉNÉRAL SUR PÉTERSBOURG.

Eglise de Kasan. Trottoirs de granit. Equipages. *Droschki* ou voitures de louage.

« JE ne sais, dit M. Ker-Porter, par quels termes commencer la description de Pétersbourg. Tous les objets y excitent l'admiration, et ces objets sont en si grand nombre que j'ai de la peine à choisir les plus intéressans. Venant de Londres en droite ligne, j'étois peut-être disposé à voir Pétersbourg avec plus d'enthou-

siasme. L'uniformité qui règne dans la capitale de l'Angleterre, l'absence presque totale des graces de l'architecture, même dans nos plus beaux bâtimens, et la difformité absolue de la plupart de ceux d'un ordre inférieur, font une contraste frappant avec la magnificence de Pétersbourg. Jamais je n'avois vu tant de grandeur et de symétrie dans les édifices des différentes capitales où m'a conduit un goût passionné pour les voyages. Ici toutes les maisons semblent des palais, et chaque palais ressemble à une ville. »

Les rues longues et larges sont superbement décorées d'édifices en pierres de taille; de tous côtés on voit les hôtels fastueux de la noblesse; les toits peints de riches cou-

leurs sont dans une heureuse harmonie avec les coupoles dorées et les tours des églises voisines.

Quoique cette ville soit remplie d'édifices publics dont le style en quelque sorte gigantesque n'est comparable à rien de ce qu'on voit ailleurs, le goût du souverain et l'industrie des sujets excitent journellement à de nouvelles entreprises qui commanderont plus puissamment un jour l'attention des voyageurs. L'église de Kasan a été achevée et inaugurée en 1811. La nouvelle bourse, le manége pour les gardes à cheval et la façade des bâtimens de l'amirauté méritent aussi des éloges, quoique le style n'en soit pas très-correct.

Je ne crois pas qu'il y ait dans au-

cun pays de rue aussi longue ni aussî droite que le grand quai et le quai anglais dont les trottoirs et le pavé en granit n'ont rien d'égal au monde. Les canaux sont dignes de l'auguste main qui a créé ces chefs-d'œuvre, les ponts superbes qui les traversent sont supportés sur des piles collossales, et tout porte dans cette ville l'empreinte de la magnificence impériale. Il est rare que l'œil soit attristé par la teinte monotone des tuiles et la bigarrure de murailles recrépies en plâtre. De quelque côté que vous portiez vos regards, s'élèvent d'immenses monumens de granit.

Sans le témoignage incontestable de l'histoire, on se méprendrait étrangement sur la manière dont Pétersbourg a été bâti. Qui ne croiroit

qu'on a choisi pour son emplacement un lieu abondant en carrières ? Qui ne croiroit que c'est le sol même que l'on foule aux pieds qui a fourni les pierres à l'aide desquelles on a élevé de si beaux édifices ? Cependant cette capitale est dans une vallée remplie de marécages, où il a fallu creuser un nouveau lit à la rivière et tracer les canaux qui la coupent dans tous les sens. C'est en effet des carrières de la Finlande que les Russes tirent ces énormes masses de granit dont ils composent les monumens éternels de leur infatigable industrie. Le bloc sur lequel s'élève la statue de Pierre-le-Grand en est la preuve irrécusable. Cette forêt de colonnes que l'on admire dans la nouvelle église métropolitaine de

Kasan, démontre avec quelle vigueur les Russes savent pousser leurs entreprises en ce genre.

Les colonnes dans l'intérieur de cette église sont toutes d'un seul morceau, le fût, long de cinquante deux pieds, est poli avec une extrême perfection, il est surmonté d'un chapiteau corinthien richement doré et ciselé. Tous les autres ornemens sont dans le même goût. On a élevé sur la place en face de l'église une colonne colossale de granit d'une seule pièce, et qui a deux cens pieds de longueur. Ce monument surpasse, dit-on, de quelques pieds la fameuse colonne de Pompée à Alexandrie.

L'architecte qui dressa le plan de cet édifice étoit un esclave du comte Strogonoff; ce seigneur généreux lui

avoit donné la liberté par respect pour ses talens.

« Les cinquante-six colonnes de la nouvelle église de Kasan , valent seules la peine de faire un voyage en Russie, a dit l'auteur des *Bagatelles.* Trente-cinq pieds de haut, trois pieds et demi de diamètre, taillées d'une même pièce de granit, et polies comme le cristal, ces colonnes sont les seules de cette espèce qui se trouvent dans le monde; et *si du temps des Romains St.-Pétersbourg avoit existé, et qu'ils eussent fait une expédition dans la Baltique, ils auroient transporté ces colonnes dans la capitale du monde.»*

Un grand nombre des ouvriers qui travailloient à cette église venoient de plusieurs milles dans l'intérieur.

Les forces de l'homme seul surmontoient les difficultés: tel est l'usage des Russes. Ce qu'on feroit en France ou en Angleterre à l'aide d'une petite machine mise en mouvement par un seul cheval ou par quelques hommes, s'exécute ici par le mouvement simultané d'une multitude de bras. Il en résulte beaucoup de peines inutiles. Nous avons vu souvent, dit M. Ker-Porter, une centaine d'hommes armés de cordes et de leviers exécuter péniblement ce qu'ailleurs le quart de ce nombre feroit en moitié moins de temps à l'aide de nos inventions en mécanique.

Au reste, ces groupes d'ouvriers avec leurs longues barbes, leurs manteaux de peaux de moutons et leurs physionomies grossières ne laissent

pas d'offrir un grand intérêt. Quelle chose étrange que ces hommes à demi-sauvages, exécutent des monumens d'une élégance aussi parfaite!

« On peut, dit un ingénieux écrivain (1), appeler S.-Pétersbourg, *la ville aux colonnes* ».

« C'est le goût dominant : on en met par-tout : des carrossiers, des tailleurs sont quelquefois nichés derrière des fûts de l'ordre ionique, et je pourrois indiquer telles maisons de particuliers où les colonnes occupent plus de place sur la façade, que les murs même auxquels elles doivent servir d'ornement. Mais les fûts sont de briques et les chapiteaux de plâtre;

(1) L'auteur des *Bagatelles*, ou Promenades d'un désœuvré à Pétersbourg.

aussi la postérité qui voudra étudier l'architecture du XIX[e] siècle, ne trouvera pas ici autant de débris que Rome et la Grèce nous en ont laissés!»

Ce sont seulement les édifices publics qui sont décorés de belles colonnes de granit, ou au moins de pierre de *Poudost*.

Cette pierre a à peu près la consistance de notre pierre de sable.

Parmi les améliorations qui se font de jour en jour dans cette capitale, il faut compter les trottoirs des principales rues. Sans ces trottoirs, il seroit difficile de se soustraire à la course rapide des voitures qui menacent sans cesse la vie ou les membres de l'infortuné piéton.

On assure que l'on peut marcher

sur de superbes carreaux de granit, dans un développement de près de quarante verstes, c'est-à-dire, près de dix lieues, tant les belles rues de Pétersbourg et ses quais magnifiques embrassent une vaste étendue.

En revanche, le pavé du milieu des rues est singulièrement négligé. La disette des matériaux a obligé d'en former le sol avec des briques concassées par-dessus lesquelles s'étend une couche de terre de deux ou trois pouces d'épaisseur. Delà résulte que la plus légère pluie occasionne dans les rues une boue dont ils est impossible de se tirer. Malheur à celui qui est obligé de traverser d'un trottoir à l'autre! Il n'y a point de décrotteurs dans les rues de Pétersbourg, et ils y gagneroient

mal leur vie, attendu que la plupart des personnes aisées vont en voitures de louage. La modicité du prix de ces dernières, les met à la portée des plus minces bourgeois.

En été même, et dans le beau temps, les rues de Pétersbourg ne sont guères plus praticables. Elles sont alors presque toutes traversées par des planches servant à conduire les brouettes des maçons; et ces ateliers mobiles sont extrêmement multipliés, parce qu'il n'y a pas de cité où l'on bâtisse davantage.

Les équipages marchent d'ailleurs avec tant de vitesse, que le pavé est bientôt détruit. Un voyageur atteste avoir vu plusieurs fois dans la grande perspective de Newski, de grands carrés de pavé terminés le

jour même, où les roues des équipages traçoient déjà des sillons.

Les voitures des Russes diffèrent absolument de celles des Français ou des Anglais. On ne les entretient point avec une propreté extrême; il est rare que l'on cherche même à maintenir la souplesse des harnois en les frottant avec de l'huile ou d'autres corps gras.

Il est vrai qu'à Pétersbourg les équipages ne sont point un objet de luxe et d'ostentation; ils sont d'une nécessité absolue à raison, soit des grandes distances, soit de la neige, de la poussière ou de la boue dont les rues sont remplies selon la saison. C'est pour cela qu'on a dit plaisamment que dans cette capitale les voitures ne touchoient jamais le pavé.

Les personnes d'une moyenne fortune font usage de carrosses de remises. Ces sortes d'entreprises sont très-communes à S.-Pétersbourg. Quand on ne loue que les chevaux et le cocher, il en coûte environ 160 roubles par mois (1).

La plupart des carrosses sont à quatre chevaux; aussi indépendamment du cocher, il y a toujours un postillon. Celui-ci est d'ordinaire un enfant qui, pendant que les chevaux courent au galop, crie sans cesse : *Padi*, c'est-à-dire, *gare*.

Les chevaux qui appartiennent à la noblesse sont enharnachés d'une

---

(1) Le rouble vaut en argent quatre à cinq francs de notre monnaie; mais comme on paie en papier, le prix réel se trouve beaucoup au-dessous de la valeur nominale.

manière curieuse. Les courroies multipliées avec profusion, enveloppent l'animal comme une espèce de filet: elles sont revêtues avec beaucoup d'élégance et de goût, d'ornemens en bronze, tels que cercles, boucles, croissans, rosaces, etc. Le caparaçon est tout-à-fait oriental et produit un effet superbe. Les chevaux sont d'ailleurs en harmonie avec leurs ornemens; leur crinière, leur queue sont d'une longueur immense et tressées avec une grâce charmante.

La figure du cheval, en Russie, est très-belle; les chevaux de ce pays ont quelque chose de la taille et de la tournure des chevaux persans; leurs mouvemens sont légers et rapides, mais si peu réguliers en apparence qu'on pourroit croire qu'ils

n'ont eu d'autre maître que la nature.

On ne connoît point, à Pétersbourg, de voitures de places aussi commodes que celles de Paris ou de Londres. Les *droschki*, sorte de chariots qui en tiennent lieu, ont un aspect des plus ridicules. On ne peut mieux en comparer la forme qu'à celle d'une énorme sauterelle qui poursuivroit et mordroit aux talons un cheval échappé.

Ce misérable équipage du nord est porté sur quatre roues. La forme est celle d'un parallélogramme; quatre ailes en cuir s'avancent à peu de distance de la caisse et sont courbées en demi-cercle. Elles servent à la fois d'appui pour les pieds et de rempart contre la boue. Le siége est garni d'un coussin et suspendu sur des res-



Droschki.

sorts. Le passager occupe une espèce de selle, et si l'on n'est pas accoutumé à ce genre de voiture, on a soin de s'accrocher aux habits du conducteur qui est assis en avant. Les Russes se tiennent avec beaucoup de grâce sur cette machine suspendue, que l'on pourroit appeler un cheval de bois.

Il est difficile de se faire une idée de la vélocité de ces Droschkis; le prix n'en est pas considérable. On parcourt un espace d'environ une lieue pour vingt-quatre sous. Les habitans de la classe la moins aisée peuvent se procurer cet agrément.

On assure que les servantes allant en commission se donnent quelquefois l'agrément du *Droschki*, et portent en compte cette légère dé-

pense. Le maître la paye sans murmurer, parce qu'elle est amplement rachetée par le temps que gagne la domestique.

L'isvotchic ou conducteur porte sur son dos une plaque où sont inscrits le N° de sa voiture et le quartier qu'il habite (1).

Ces cochers sont disposés à mettre à rançon les étrangers en profitant de leur ignorance : je suis fâché de dire que cet esprit d'extorsion est trop commun à Pétersbourg. Les marchands des petites boutiques ne rougissent pas de demander un prix double de ce que valent les objets de leur commerce.

---

(1) Il en est de même des conducteurs des traîneaux de louage pendant l'hiver (voy. la planche en regard de la page 59.)

CHAPITRE V.

QUARTIERS DE PÉTERSBOURG.

CETTE immense capitale se divise en dix quartiers.

Les trois premiers, savoir : Wassiliostroff, la cité de Pétersbourg et le Wiborg sont sur la rive droite ou septentrionale de la grande Néva; les sept autres sur la rive gauche de la Néva, sont :

1°. Le premier quartier de l'amiaut é. Il comprend tout l'espace entre la Néva et la Moïka.

2°. Le second quartier de l'ami-

rauté s'étend depuis la Moïka jusqu'au canal de Catherine.

3°. Le troisième quartier de l'amirauté est compris entre le canal de Catherine et celui de Fontanka.

4°. Le Stuckhof s'étend d'un côté, le long du Fontanka, depuis les bords de la Néva, jusqu'à la perspective de Newski et confine vers l'orient au suivant.

5°. Le quartier de *Roschestwenski* commence à l'extrémité orientale de l'amirauté, et règne depuis le couvent de filles de Woskressenski, jusqu'au monastère d'hommes de St.-Alexandre Newski.

6°. Le quartier de Moscou commence à celui de Struckhof, le long du Fontanka, jusqu'au canal de Ligowaiski et jusqu'aux fossés de la ville.

7°. Le Iamskoy est entre le quartier de Roschesswenski et celui de Moscou.

Chacun de ces quartiers se divise selon son étendue en trois, quatre et cinq sections. Il y a dans chacune, un inspecteur ou commissaire de police qui tient la main à l'exécution des ordonnances, et veille à la sûreté publique.

Dans les trois quartiers de l'amirauté et dans la partie méridionale de l'île de Wassiliostroff, il existe depuis un grand nombre d'années une défense expresse de bâtir à l'avenir des maisons de bois. Le peu de bâtimens de cette espèce qu'on y voit encore sont très-vieux, et sont situés dans les parties les moins fréquentées.

Les quartiers du sud et du nord, habités par la basse classe, offrent encore des rues entières de maisons de bois. Ces édifices, outre la modicité du prix de leur construction, présentent sur les maisons de pierres un grand avantage : c'est qu'en hiver il y règne plus de chaleur. Bâtis sur des fondations de pierres et entretenus avec soin, ils peuvent durer tout un siècle. On leur donne des formes assez élégantes. Si ces maisons n'étoient pas sujettes aux incendies, leur genre de construction seroit préférable à tout autre dans les climats glacés du Nord. Il est rare que ces édifices aient plus d'un étage, non compris le rez-de-chaussée.

Les maisons de bois sont formées de troncs d'arbres, et de la manière



Construction d'une Maison

qui sera décrite ailleurs (1). Il n'y en a point de planches, elles seroient trop froides.

La plupart des bâtimens sont de briques, et élevés quelquefois sur un soubassement de granit. Presque tous ont deux étages au-dessus du rez-de-chaussée, et il en est peu, si nous en exceptons les palais, qui aient plus de trois étages.

Pierre le Grand, pour accélérer la construction de sa nouvelle capitale, ordonna en 1714, que tous les nobles eussent une maison à Pétersbourg; que tout grand navire entrant dans le port, y apportât trente pierres; les petits bateaux, dix; et chaque chariot de paysans dix. Sans

(1) Voyez l'estampe ci-jointe.

ce règlement très-sage, le transport des matériaux pour la construction des ponts et des édifices publics, auroit exigé des frais énormes.

Les rues ne se coupent point à angles droits, et ne manquent cependant pas de régularité : elles se distinguent sur-tout par leur largeur. Trois de ces belles rues partant de l'amirauté comme d'un point central, s'étendent en divergeant vers l'autre extrémité de la ville, et sont coupées dans toutes les directions par de belles rues de traverse. Il n'y a point de ces ruelles étroites dont l'aspect est repoussant dans d'autres villes, qui, à la vérité, n'ont point été bâties comme Pétersbourg sur un plan calculé d'un seul jet.

Ce qui frappe l'attention du voya-

geur, lorsqu'ils se promène le soir dans les plus belles rues de Pétersbourg, c'est la magnificence du vitrage, non-seulement des hôtels, mais des simples boutiques; les carreaux sont d'une dimension énorme.

Il est impossible de se défendre de l'admiration, en contemplant les bords de la Néva. Quelle industrie, quelle patience il a fallu pour dessécher les marais, et affermir le sol qui supporte aujourd'hui de si prodigieuses constructions! La ville et ses superbes fauxbourgs, s'élèvent sur les bords de cette rivière, laquelle sort du grand lac de Ladoga, à soixante-dix ou quatre-vingt verstes au-dessus de Pétersbourg. La Néva augmente de largeur en s'approchant du golfe de Finlande : ses

bras nombreux entourent plusieurs îles sur lesquelles est bâtie cette capitale immense; les îles couvertes de rues, d'églises, de jardins et de palais, sont unies par des ponts innombrables comme celles qui, sur les bords de l'Adriatique composent la ville de Venise.

Les campagnes les plus florissantes s'étendent à plusieurs milles autour de la ville. Si son immortel fondateur pouvoit jouir aujourd'hui d'un aspect aussi imposant, il reconnoîtroit que ses successeurs n'ont pas voulu qne la gloire de son nom fût ternie.

Les îles de la Néva fournissent aux habitans de Pétersbourg d'agréables passe-temps; montés sur de légers esquifs, il visitent leurs rives ombragées par de charmans bos-

quets. Ils goûtent dans ces retraites les délices d'un air pur, et de la nature embellie de tous ses charmes. La maison et les jardins du comte de Strogonoff sont les plus célèbres à juste titre : jamais on n'a vu ailleurs des beautés plus pittoresques disposées avec plus de goût.

Le pays étant plat, la perspective ne sauroit être variée ; de tous côtés se déploie une plaine unie et verdoyante. Ici des arbres odorans et des jardins se groupent de la manière la plus délicieuse (1) ; là brillent

---

(1) Le voyageur anglais Carr, prétend qu'un riche négociant de son pays établi à Pétersbourg, a fait garnir de terre anglaise le jardin qu'il possède près de la capitale. Ses bâtimens apportoient pour *lest*, le meilleur terreau que l'on pût se procurer.

avec éclat des coupoles dorées, et des clochers peints d'éclatantes couleurs. Dans ces lieux enchantés, l'industrie humaine a tout créé; le sol lui-même à été fixé au fond des eaux stagnantes.

On ne voit point aux environs de Pétersbourg de tanneries, ni de ces usines qui rendent quelquefois si désagréable l'approche des autres villes. Mais on remarque souvent sur les bords de la Néva, des groupes de jeunes et jolies blanchisseuses. En hiver elles font un trou dans la glace, et la rigueur de la saison n'interrompt pas leurs travaux.

(*Voyez la planche*).



Blanchisseuses des environs de Petersbourg.



CHAPITRE VI.

Edifices publics. Citadelle. Amirauté. Construction des vaisseaux.

Quels contrastes offre de tous côtés la capitale de la Russie ? Quels rapprochemens entre le luxe et la misère !

« Vous y voyez, dit l'auteur des *Bagatelles*, mousser le quass (1) dans l'écuelle de sapin, et le vin de Champagne dans le cristal d'Angleterre ; vous y voyez le dîner, dont un oignon

(1) Espèce de bière dont nous parlerons ailleurs.

fait tous les frais, à côté des tables chargées de productions rares, et parfumées d'ananas. Vous pouvez goûter le *chtchi* aux choux salés, et la soupe à la tortue; on y mange des pâtés à l'huile de lin, et des pâtés de Périgord.... Vous recevez la clarté d'un lustre en cristal de roche et d'un morceau de sapin taillé en forme de chandelle. Dans la même rue, roule avec fracas la voiture anglaise la plus élégante, et se traîne modestement l'équipage formé de deux perches, qui amène les productions de la campagne (1). Ici des glaces de Venise forment des carreaux de fenêtres; là des maisons ne recoivent le jour que par le moyen

(1) Voyez la figure.



Finlandais allant au Marché.

d'un morceau de planche formant lucarne, etc., etc.

Un des monumens les plus curieux, dont la création remonte à l'origine même de la ville, c'est la citadelle dont Pierre-le-Grand traça le plan de sa propre main ; elle est sur une des îles, et revêtue de granit. Elle sert aujourd'hui de prison pour les criminels d'état. L'église de la citadelle contient les dépouilles mortelles des membres de la famille impériale, depuis Pierre I[er] jusqu'à nos jours. Les tombes des souverains ne frappent point les yeux d'un vain éclat; rien ne tempère cet aspect funèbre et solennel; les sarcophages sont couverts d'une draperie de velours richement brodée, mais qu'on ne déploie que les jours de fêtes, ou pour satisfaire

la curiosité de quelque voyageur de distinction. L'intérieur de cette même église présente des drapeaux conquis dans les différentes guerres ; on a ajouté à ces trophées une collection plus humiliante, peut-être, pour les vaincus, celle des clefs de toutes les forteresses, de toutes les villes que les armes victorieuses de la Russie ont subjuguées ; les clefs d'Ismaïl, d'Oczacoff, de Warsovie, de Derbent, y occupent le premier rang ; elles sont disposées avec une certaine élégance, et soigneusement étiquetées.

On y conserve aussi le pain et le sel que les magistrats de Warsovie remirent avec leurs clefs au feld-maréchal Suwaroff, comme un gage de l'entière soumission de la Pologne aux armes impériales.

Le clocher de cet édifice est très-élevé et doré avec de l'or mat.

On a placé dans une des parties de la citadelle, les ateliers servant à la fabrication des monnaies.

Les lingots employés à cette destination sont fondus, en partie, avec le métal des mines de Russie, mais pour la plus grande partie avec des monnaies étrangères.

L'affinage du métal provenant des mines de *Kolivan*, se fait dans l'atelier monétaire.

La matière est fondue dans un énorme creuset, et se coule dans des formes qui n'ont guère que la largeur des pièces qu'on veut frapper; lorsque les *flans* sont refroidis on les bat avec des marteaux, ensuite on les fait *recuire* ou chauffer dans un

four. Passés au cylindre, ils reçoivent l'épaisseur déterminée, puis on les coupe suivant la dimension que la pièce doit avoir.

Les pièces ainsi coupées, sont nettoyées, arrondies, et placées enfin sous le balancier pour recevoir leur empreinte.

Toute cette opération diffère sensiblement des procédés, beaucoup plus rapides et moins dispendieux, qu'on emploie à Paris.

Un voyageur prétend que les chambres destinées à la gravure des coins, étant obscures, on permet aux artistes de travailler chez eux.

Quand les ouvriers entrent dans l'atelier ils se déshabillent tout-à-fait et se revêtent des chemises et des culottes que leur fournit la maison.

Quand ils sortent, ils subissent, sur toutes les parties du corps, une visite rigoureuse; ils se mettent par terre tout nus, les bras et les jambes étendus en croix de saint André.

Les remparts et les bastions de la citadelle contiennent de vastes cellules, ou plutôt des prisons d'état. C'est dans une de ces tristes demeures qu'a terminé sa carrière le prince Alexis, ce fils rebelle et opiniâtre de Pierre Ier, après sa condamnation. C'est encore là que la belle et infortunée princesse Tarrakanoff, finit ses jours. En 1771 la Néva étant débordée, et ayant couvert une partie de la ville, la forteresse fut tout-à-fait inondée. Tous les malheureux prisonniers périrent, et l'on assure que celle dont les mal-

heurs ternissent la carrière brillante de la grande impératrice Catherine II, fut du nombre des victimes.

Un voyageur allemand, M. Soltau (1), après avoir admiré le superbe coup-d'œil de cette partie de la ville, où l'on voit toujours un grand nombre de vaisseaux à l'ancre aux pieds de la citadelle, regrette que la vue se porte, de cet endroit charmant, sur l'hôpital qui est situé de l'autre côté de la Néva.

Ce bâtiment, dit-il, n'a rien d'agréable en soi-même, et il me semble qu'on auroit pu ériger un tout autre monument qu'un hospice, dans un endroit où la Néva offre un aspect aussi pittoresque par le nombre

(1) Lettres sur la Russie.



Place de la Comédie à Pétersbourg.

des bras dans lesquels ce fleuve se divise.

La forteresse de Pétersbourg, dit l'ingénieux auteur du *Voyage de deux Français au nord de l'Europe*, peut avoir été bonne à quelque chose lors de sa construction; mais il est constant qu'elle n'a aujourd'hui aucun but d'utilité. Se trouvant au milieu de la ville et *au niveau des maisons*, elle ne peut ni la défendre, ni la réduire dans un cas de soulèvement.

La planche ci-jointe peut donner une idée des quais de Pétersbourg. C'est une vue prise sur la place du théâtre. La salle de spectacle est isolée, et présente en avant un péristile, formé d'une belle colonnade. Cet édifice a quelque res-

semblance avec l'ancien théâtre de la Comédie Italienne, de la rue Favart, à Paris. Nous parlerons ailleurs des pièces qui se jouent sur le théâtre russe.

Les bâtimens de l'amirauté sont les plus vastes qui existent à Pétersbourg. Ils se sont élevés sous les auspices, et d'après les dessins même de Pierre-le-Grand. L'architecture n'en est pas merveilleuse, mais on y projette divers embellissemens.

L'amirauté est sur le bord de la Néva, et sépare le quai anglais de celui du palais d'hiver. Les chantiers sont spacieux; on peut y construire à la fois quatre vaisseaux de ligne du premier rang, sans parler des frégates et des bâtimens plus petits. Les vaisseaux fabriqués à Péters-

bourg vont sur leur lest à Cronstadt. Là, on y adapte des agrès, on les arme de canons, et on les met en état de tenir la mer.

L'embouchure de la Néva étant obstruée par des bas-fonds, les gros vaisseaux ne sauroient y rester à flot; en conséquence, on a recours à des moyens artificiels pour leur faire franchir ce passage.

Une machine ingénieuse appelée *chameau*, soulève leur masse et leur permet de voguer dans un bassin où ils ne manqueroient pas d'échouer, s'ils étoient abandonnés à eux-mêmes.

On en doit l'invention à un savant hollandais, M. Bakker, bourguemestre d'Amsterdam. Il imagina ce procédé en 1690, pour conduire les vaisseaux de ligne par-dessus le Pampus,

qui est un passage peu profond entre deux bancs de sable, à l'embouchure de la rivière Amstel.

La machine consiste en deux moitiés de bateaux tellement disposées, qu'elles peuvent s'adapter par-dessous œuvre à la carcasse d'un gros bâtiment (1). Il y a sur le pont de chaque demi-bateau des cabestans munis de cordes, lesquelles passent de l'un à l'autre par-dessous la quille du vaisseau. .

Lorsque le vaisseau est placé entre les deux *chameaux*, on tient d'abord les cordes lâches; on fait entrer l'eau

---

(1) Les deux demi-bateaux que l'on voit le long des bains Vigier, près du pont Royal à Paris, peuvent donner quelque idée des *chameaux*; ils en ont à peu près la forme, quoique leur destination ne soit pas la même.

dans l'intérieur des bateaux à l'aide d'ouvertures ménagées exprès ; ils s'enfoncent et enveloppent, pour ainsi dire, la coque du gros bâtiment. Alors on tend les cordes : on fixe les deux chameaux sur les côtés du vaisseau à l'aide de pièces de charpente.

Jusqu'alors, le vaisseau principal reste enfoncé dans l'eau au même point ; il s'agit de le soulever. Pour y parvenir on ferme les ouvertures des *chameaux*, et on pompe l'eau qui est entrée dans l'intérieur. Devenus spécifiquement plus légers, ils s'enlèvent comme d'énormes vessies, et font remonter en même-temps le vaisseau auquel on les a attachés.

Chaque moitié du *chameau* a ordinairement cent vingt-sept pieds de longueur, vingt-deux pieds de lar-

geur à une extrémité, et treize à l'autre. Par le moyen de cette machine, un vaisseau qui tiroit quinze pieds d'eau, n'en tire que dix ou onze. Les plus gros vaisseaux de guerre, percés pour quatre-vingt-dix ou cent canons, deviennent si légers qu'ils passent sans obstacle sur les bancs de sable.

Cette méthode n'est cependant point sans inconvénient. La carcasse du vaisseau soulevée par un procédé aussi violent, ne laisse pas de s'affaisser, et les parties n'adhèrent plus avec la même force.

Pierre-le-Grand commença les chantiers de Pétersbourg, avant que Cronstadt fût en état de répondre à ses vues. Il crut devoir les fortifier à l'aide d'un fossé plein d'eau, il flan-

qua la courtine avec des remparts de terre, et éleva du côté du fleuve des ouvrages très-forts.

Il est question de détruire tous ces travaux désormais inutiles, et de les remplacer par une façade plus digne de la magnificence de la ville.

CHAPITRE VII.

Palais impériaux. Palais d'hiver. Hermitage. Palais d'été. Palais rouge. Manies de Paul Ier.

Les palais extrêmement multipliés à Pétersbourg, annoncent dès le premier coup-d'œil, et la précipitation avec laquelle cette ville populeuse a été construite, et le faux goût avec lequel on a quelquefois travaillé à ses embellissemens.

Lorsque Pierre-le-Grand et ses successeurs résolurent d'enrichir leur nouvelle capitale de monumens capables de rivaliser avec ceux des plus belles cités de l'Europe, les Russes

inhabiles dans les arts ne savoient encore construire que de misérables maisons de bois. On fut obligé de recourir à des artistes étrangers, et ce ne furent pas les plus grands maîtres que l'on appela d'abord.

Quelques artistes assez médiocres vinrent à Pétersbourg, plutôt dans le dessein d'y faire fortune, ou d'y commencer leur réputation, qu'animés de la louable ambition de soutenir un nom déjà acquis par de longs travaux.

Le *Palais impérial* est connu aussi sous le nom de *Palais d'hiver.* En effet, la famille impériale y fait sa résidence dans la saison de l'année, la plus rigoureuse, il est vrai, mais celle aussi qui par tout pays, et en Russie plus

qu'ailleurs, est si agréable à la classe opulente.

C'est dans le palais d'hiver qu'ont lieu les grandes cérémonies de la cour; on y donne les festins de gala.

Ce vaste édificice fut construit sous le règne de l'Impératrice Elisabeth. L'Italien Rostrelli en dirigea les travaux, et y prodigua les ornemens, d'après le nouveau goût qui s'étoit introduit dans les arts vers le milieu du XVIII[e] siècle.

Le palais percé sur la façade principale de cinquante-trois croisées a sur cette même façade quatre cents soixante-dix pieds de longueur, sa profondeur est de trois cents quatre-vingt pieds, et sa hauteur de soixante-seize. Il se compose de trois étages,

et sa forme est celle d'un paralèlogramme oblong.

La façade de devant présente de chaque côté des perrons couverts. L'entrée principale est par la porte du milieu ; mais cette issue est réservée à l'empereur et à sa suite, aux princes étrangers ou à leurs ambassadeurs en certaines occasions.

Les décorations de la porte principale semblent magnifiques au premier abord, mais ce n'est qu'une richesse simulée. Les dix colonnes qui surmontent le portail sont de stuc et les statues de plâtre ; il n'y a que les balustrades où l'on ait employé le marbre.

On conserve dans les appartemens du même palais la couronne, le sceptre et les autres joyaux de l'Empire.

Le palais d'hiver communique par une galerie avec un bâtiment bien connu, le fameux palais de l'*Hermitage*, dans lequel Catherine II aimoit à se délasser de l'appareil des grandeurs, et a oublier son rang au milieu d'une société choisie.

Dans le Palais d'hiver l'ameublement est antique. A l'hermitage tout est de meilleur goût. Mais ce qui en fait la principale richesse, ce sont les collections de tableaux, d'antiques et d'autres monumens des arts. Catherine y avoit formé un petit atelier pour tourner des ouvrages d'ivoire, ou graver sur pierre fine. Elle s'occupoit elle-même à ces travaux, et distribuoit à ses courtisans ou aux savans étrangers, les cornalines et autres pierres qui avoient été gravées de

sa main ou sous sa direction. (1)

Le roi de Pologne Stanislas parle dans ses Mémoires avec admiration de l'ardeur avec laquelle Catherine se livroit à ces occupations. Il se récrie sur-tout sur une excellente copie d'un tableau de Greuze, exécutée par cette princesse, et où l'on trouve toute la perfection de l'original.

Dans un autre cabinet, on voit un modèle du château de Voltaire à Ferney, et la bibliothéque entière de ce célèbre écrivain dont Catherine II fit l'acquisition. Plusieurs livres ont sur leurs marges des notes de la propre main de Voltaire. Ces mêmes notes, au jugement du roi

(1) Je possède une cornaline gravée à la manière antique, et que cette princesse avoit donnée a Diderot.

Stanislas, ont encore un autre mérite, celui d'offrir des pensées fines et ingénieuses qui n'ont point été imprimées dans les œuvres de cet auteur.

Le théâtre de l'*Hermitage* est fameux par les pièces françaises qu'on y représentoit. M. de S..., a composé exprès pour ce théâtre diverses comédies remplies de l'enjouement et de l'urbanité qui le caractérisent.

La collection des tableaux est si considérable que le même roi Stanislas atteste qu'en deux heures il eut à peine le temps de la parcourir. Catherine II acheta à grands frais à Londres la fameuse galerie de Houghton. Les caisses qui contenoient ces tableaux n'étoient point encore ouvertes à l'époque de la mort de cette

illustre princesse. Ce fut seulement sous le règne de son successeur que l'on s'occupa de les mettre en ordre.

La place qui est devant le palais, est superbe par sa vaste étendue, mais la forme en est irrégulière, et les édifices choquent par leur disparate. Il est étonnant qu'on n'ait pas assujetti ceux qui y bâtissoient des maisons à adopter un plan uniforme. En face du palais est l'hôtel de Landskoï, l'un des favoris de l'impératrice Catherine II. Il est de forme semi-circulaire et d'une assez bonne architecture; Catherine fit, dit-on, les frais de cette construction, ils se montoient à 6,000 roubles par mois.

C'est sur cette grande place que se font les parades de la garde

impériale et de la garnison de Pétersbourg.

L'empereur préside à ces manœuvres où se trouvent ordinairement quatre mille hommes sous les armes. Il a coutume de monter un petit cheval de bataille gris pommelé. Son chapeau à bords excessivement élevés est attaché sous le menton avec un ruban de soie noire. Son uniforme consiste en un habit de couleur olive foncée et très-court, une culotte de peau blanche, des bottes à l'écuyère et de très-longs éperons. Lorsqu'il traverse les rangs, chaque compagnie le salue en disant : *Bon jour à notre empereur.*

Le monarque descend ensuite de cheval, et reste nu-tête pendant que les troupes défilent devant lui.

Le palais d'été est en quelque sorte abandonné, parce que la cour préfère pendant la belle saison, les maisons de plaisance, situées, la plupart au bord de la mer, et dans des sites pittoresques.

Le palais est un ancien bâtiment de bois, dont les meubles sont singulièrement vieillis.

Le *jardin d'été* est dans le style allemand; il se compose de parterres à angles droits; quelques misérables statues mutilées en font tout l'ornement. Pendant la belle saison, le frais ombrage des arbres et l'aspect des promeneurs rangés en longues files comme des tulipes, produisent un effet assez agréable. La seule chose digne d'observation, que l'on y remarque, c'est une haute grille de

fer d'un travail précieux, laquelle est partagée de distance en distance, par des colonnes de granit; cette promenade est terminée d'un côté par la Néva, de l'autre par le palais Rouge, le séjour favori du dernier empereur.

Le palais Rouge, est entouré d'un fossé plein d'eau, où l'on passe de distance en distance sur des ponts-levis. Une des manies de feu Paul Ier, et qui concourent à prouver le dérangement de son cerveau, ce fut de faire peindre avec des couleurs bariolées, les ponts, les corps-de-gardes, et les portes de tous ses palais, dans toute l'étendue de son empire. Un ukase impérial ordonna de faire le même jour, d'un bout de la Russie à l'autre, ces peintures bigar-

rées que l'on peut comparer à l'habit d'arlequin. Le palais Rouge doit sa couleur à la circonstance du monde la plus futile.

Une dame de qualité pour laquelle Paul Ier montroit beaucoup d'admiration, parut une fois avec des gants rouges à un bal honoré de la présence de sa Majesté ; l'empereur en fut si frappé, que le lendemain il déclara le rouge sa couleur favorite. Il donna ordre que son nouveau palais fût peint de cette manière. On l'a en conséquence appelé le palais Rouge, et il offre un coup-d'œil des moins agréables. Un autre caprice du souverain a mis le comble au ridicule ; il a voulu que son monogramme P. P. (Paul Premier), surmonté d'une couronne, parût dans

toutes les parties du bâtiment. Il n'est point de corniche, de frise, de porte, de fenêtre, de lucarne qui ne présente le chiffre impérial multiplié avec un incroyable profusion. Quelqu'un s'amusa un jour à les compter, mais il renonça après en avoir supputé plus de *huit mille*.

Parmi les indéfinissables caprices de Paul I[er], on cite le trait suivant, qui seroit incroyable s'il n'étoit attesté par une foule de témoins, et si celui qui en fut l'objet n'étoit point connu de tout Pétersbourg.

Un jour, l'empereur visitoit les chantiers ; il remarqua un simple matelot, ou plutôt un misérable paysan, qui calfatoit la coque d'un vaisseau avec beaucoup d'adresse. Voilà un habile homme ! s'écria le monarque,

et s'approchant de ce côté, il examina son travail avec beaucoup de soin. C'est admirable, continua-t-il en s'adresssant au matelot, ton adresse mérite une récompence signalée.

Le pauvre diable, qui s'attendoit à une gratification de quelques roubles, se prosterna avec joie devant son souverain. Lève-toi, dit Paul, je te nomme lieutenant-général.

Celui qui raconte cette anecdote, observe qu'à la vérité la charge de grand amiral eût été plus convenable à la profession du nouveau favori; mais n'importe, ce fut la première idée qui se présenta au monarque Paul I[er]. Le pauvre calfat, fut tout étourdi de ce bienfait; non-seulement, comme on le pense bien, il n'a jamais

pu exercer les fonctions de sa charge, mais la joie lui a fait perdre l'esprit. Il jouit d'une grosse pension, et passe toute sa vie à courir la capitale avec les décorations de son grade; son plus grand plaisir est d'aborder les principaux seigneurs et de les traiter en égaux. On ne sait si on doit le féliciter ou le plaindre de sa folie, car du moins elle lui sauve mille désagrémens, et on le respecte comme un insensé (1).

(1) M. Ker-Porter assure avoir vu cet homme, et s'être entretenu avec lui.

CHAPITRE VIII.

Suite des palais impériaux. Place d'Isaac. Statue de Pierre-le-Grand. Palais de Tauride. Magnificence de Potemkin.

Le *palais de marbre* servant de résidence au grand-duc Constantin, n'a pas à beaucoup près la magnificence que l'on devroit attendre de la richesse des matériaux.

Ce monument recherché et somptueux dans tous ses détails, offre de grands défauts. Sa forme est celle d'un carré oblong dont les grands côtés sont placés vers le nord et le sud. Il eût été à désirer, dit M. Soltau, que la grande façade fût vers

le nord, sur le quai superbe de la *Millionne*; il y auroit eu plus de régularité, et plus de jouissance pour les yeux. La façade principale est au contraire vers l'est, et d'une petitesse ridicule.

On y voit deux aîles ornées de belles colonnes, qui malheureusement ne sont pas égales en hauteur, ce qui produit un assez mauvais effet.

Le palais de marbre a deux étages de hauteur. Le rez-de-chaussée est de granit gris; les deux étages supérieurs sont de marbre gris et veiné, enrichis de colonnes et de pilastres de marbre rouge avec des chapiteaux de marbre blanc.

Le premier étage est garni de balcons et de balustrades de bronze doré. Les vitres ont à peu près trois

pieds de hauteur, et sont du verre le plus pur.

L'ancienne église cathédrale est aussi de marbre; mais elle n'en est pas plus imposante. Le marbre blanc seul devroit être employé dans les grands édifices; le marbre veiné et coloré ne convient qu'aux petites décorations intérieures destinées à être vues de près. C'est en vain qu'on y a prodigué le jaspe, le porphyre, les marbres rouges et gris : le jeu des veines, l'alternative du mat et du poli se perdent dans des constructions vastes et élevées.

L'église cathédrale d'Isaac, fondée par l'impératrice Catherine II, a été terminée en briques de la manière du monde la plus mesquine par Paul Ier. Elle s'élève néanmoins dans une

des plus belles places qui soit en Europe, la place d'Isaac, particulièrement renommée par l'admirable statue équestre de Pierre-le-Grand (1).

Cette statue fut érigée par ordre de Catherine II; elle porte comme tous ses autres projets, l'empreinte de sa grandeur. Falconet, sculpteur français, est l'auteur de ce chef-d'œuvre. L'idée en est sublime, l'allégorie est ingénieuse; si l'artiste n'eût pas sacrifié la majesté de l'ensemble à la nécessité de faire ressortir son groupe, la statue et son piédestal frappant l'œil à la fois, eussent produit un effet sans égal.

Le piédestal est une masse énorme de granit. Un des côtés est escarpé

---

(1) Voyez la planche.



Place de Pierre le Grand, à Pétersbourg

comme la pente d'une montagne : l'autre côté est presque perpendiculaire. Le héros est à cheval ; il est censé parvenu au dernier objet de son ambition après avoir surmonté des difficultés en apparence irrésistibles. Le coursier s'élève fièrement sur l'extrémité du rocher, pendant que l'Empereur étend son bras puissant, comme le père et le protecteur de son pays. Un reptile qui vouloit arrêter sa course est écrasé sous les pieds du belliqueux animal, et expire dans une douloureuse agonie (1). L'Empereur est assis sur la dépouille d'un ours. Son habillement

(1) L'auteur du *Voyage* de deux Français, dit que le serpent n'a été ajouté que pour assurer l'équilibre, puisqu'on ne l'aperçoit que quand

est une tunique drapée par derrière : sa tête est couronnée de lauriers.

Le dessin de la statue est pur et sans défaut; les traits pleins de majesté, l'expression héroïque de la tête annoncent combien l'artiste étoit pénétré de la grandeur de l'âme de son héros. Il ne faut pas cependant attribuer au génie de Falconet tout l'honneur de cette composition ; l'amour aussi en revendique sa part. Une jeune Française, élève de Falconet, et amoureuse de Pierre-le-Grand, fit pour ce prince ce que la célèbre Corinthienne fit jadis pour son amant. L'Empereur aimoit cette jeune artiste; et la beauté étonnante

on est placé derrière la statue. Il remarque aussi que la main droite étendue du Czar manque absolument de noblesse.

du buste qu'elle modela d'après l'auguste personne du monarque, prouve quelle impression il avoit faite sur l'aimable française (1). Falconet étudia ce buste et il lui inspira la tête de sa statue. La position du bras droit étendu est un peu roide; partant en droite ligne depuis l'épaule jusqu'au doigt majeur, il est des points de vue où l'on ne peut reconnoître s'il est terminé par une main ou par un moignon.

Le buste a trop de longueur. Falconet disoit pour son excuse, que l'Empereur avoit coutume de s'habiller d'une manière peu favorable à la beauté idéale que doivent avoir

(1) Cette jeune française étoit mademoiselle Collot.

tous les objets d'arts, et qu'il avoit été obligé de se conformer à son costume ordinaire. Cela peut être, mais il est des licences que les artistes doivent se donner, quand le bon goût les autorise.

Les jambes et les cuisses sont, dit-on, trop courtes pour le reste du corps. Si la même figure étoit séparée du cheval et debout, ces appuis paroîtroient bien faibles pour un torse colossal.

Suivant le jugement presque unanime des connoisseurs, le cheval est parfait. Les chevaux de Venise qui décorent aujourd'hui l'arc de triomphe sur la place du Carrousel n'ont pas plus de beauté.

La difficulté de soutenir dans une pareille attitude une masse aussi pro-

digieuse de métal, a été vaincue par l'artiste avec infiniment de bonheur et d'adresse, la queue et les parties inférieures du cheval sont entourées par les replis du serpent expirant; elles forment ainsi contre-poids à la figure et aux parties antérieures.

C'est de Wyborg que l'on a extrait le rocher de granit que l'Impératrice jugea le seul digne de soutenir une composition aussi magnifique. On l'a transporté à l'aide de gros rouleaux de fer et d'autres moyens mécaniques jusqu'à Pétersbourg. L'Impératrice désiroit que ce bloc fût employé brut et sans aucune préparation. L'artiste en jugea autrement.

L'impitoyable ciseau a dépouillé

le rocher des aspérites qui lui auroient donné un admirable *grandiose;* ainsi l'effet de ce piédestal est absolument manqué. Le granit de Finlande est, dit-on, moins compact que les autres, et se détruit peu à peu par l'effet des vicissitudes de l'air. Le savant Pallas a prédit que d'ici à deux ou trois siècles, toute la superficie du piédestal sera détériorée, et présentera un aspect hideux, s'il n'est pas entièrement réduit en poussière.

On assure que lorsque Catherine vit pour la première fois ce monument, elle fut contrariée de ce qu'on n'avoit point suivi son projet : elle demanda d'un air mécontent : ce qu'étoit devenu le rocher de granit?

La dédicace de ce monument four-

nit aux courtisans l'occasion de prodiguer des flatteries à leur souveraine. L'inscription est simple; on lit d'un côté:

PETRO PRIMO
CATHERINA SECUNDA.

Les mêmes mots sont gravés de l'autre côté en langue russe.

« Nous nous plaisons à croire, dit un voyageur, que l'Impératrice ignoroit que le nom de Pierre-le-Grand fût écrit en plus petits caractères que le sien : elle n'auroit pas laissé subsister cette marque d'une flatterie souverainement déplacée, dans un monument consacré par elle au héros de la Russie ».

Le jour de l'inauguration du mo-

nument, on vit tout-à-coup sortir de la foule un vénérable vieillard, portant l'ancien uniforme des matelots de Pierre-le-Grand. L'Impératrice ordonna que cet homme lui fût présenté, et l'interrogea de la manière la plus affable.

Le vieillard prétendit avoir servi plusieurs années sous Pierre Ier, et n'être sorti de son modeste asile que pour se réjouir à la vue de cet hommage rendu à la gloire de son ancien maître.

L'Impératrice lui accorda une pension considérable, et depuis ce temps le bon vieillard eut à toute heure du jour entrée dans le palais impérial. On le nommoit Resen; on prétendoit qu'il n'étoit pas russe, mais allemand, et qu'il avoit servi

sur la flotte française, à la bataille mémorable de la Hogue. Il est mort en 1796, âgé de plus d'un siècle.

Le *palais de Tauride* n'est point habité par des têtes couronnées; c'est un vaste muséum où l'on a rassemblé les plus beaux monumens de l'antiquité. Ce palais étoit autrefois la résidence du magnifique Potemkin; il y donnoit à sa souveraine ces fêtes si célèbres par la pompe orientale qui y régnoit, et les dépenses qu'elles entraînoient.

Dans la dernière de ces fêtes, le prince se permit de jeter de l'argent au peuple assemblé devant le palais. Cette libéralité réservée aux souverains, fut généralement désapprouvée. Potemkin mourut peu de temps après cette fête. On prétend qu'au

moment où il reconduisit Catherine à sa voiture, il se mit à ses genoux et couvrit ses mains de baisers et de larmes (1), comme si un secret pressentiment l'eût averti qu'il ne reverroit plus sa souveraine dans ce séjour enchanté.

Catherine II fit l'acquisition de ce palais, et lui donna le nom de palais de Tauride, en mémoire de la conquête de la Crimée.

On y remarque la Vénus de Tauride qui fut donnée à Pierre-le Grand par le pape alors existant, et que des amateurs comparent à la Vénus de Médicis.

Parmi une foule de précieuses an-

---

(1) Il est permis en Russie de baiser la main de l'Impératrice.

tiques, une tête colossale d'Achille commande l'admiration. Ce beau morceau de sculpture rappelle les qualités héroïques et les beautés mâles qu'Homère a attribuées à son héros.

On y voit encore une statue d'Hercule tenant une massue de la main gauche et la pomme des Hespérides de la main droite.

Avant d'entrer dans la galerie, on passe dans une vaste rotonde soutenue par d'énormes colonnes blanches et décorée d'une multitude de candelabres, de sarcophages, de bustes, de vases et autres monumens de l'antiquité. On a mêlé à ces admirables productions du génie, un amas monstrueux de Cupidons modernes du plus mauvais goût, de nègres, de têtes

fantastiques et de lourds piédestaux faits avec le marbre dit de *cinquante couleurs*.

En sortant de ce vestibule, on entre dans une salle dont l'aspect ne peut manquer d'exciter l'admiration. Une double rangée de colonnes ioniennes s'elève des deux côtés; le plafond ne répond pas à la magnificence du reste. Il est plat et feroit un effet bien autrement imposant s'il étoit voûté. On remarque entre les colonnes, des statues la plupart modernes et d'un mérite fort médiocre; elles sont entremêlées avec de belles copies des vases *Barberini* et autres non moins célèbres.

A travers cette longue colonnade se découvre un spectacle enchanteur. Ce lieu est consacré à un été perpé-

tuel. Les plus doux parfums de l'Arabie y flattent les sens. Jamais le souffle glacial de l'hiver n'a pénétré dans ce jardin ; les arbres, les fruits et les fleurs y paroissent en toute saison ; de tous côtés sont des orangers, des myrtes et des vignes ornées de leurs grappes. Il semble que l'on soit transporté dans un lieu enchanté, dans un nouveau jardin d'Armide. Lorsque l'on sort, en hiver, de ce jardin terrestre, l'ame, semblable à la sensitive, se replie tristement sur elle-même. On ne voit plus au dehors que les hideux vestiges de l'hiver, les arbres dégarnis de leurs feuilles et d'épaisses couches de neige.

Paul Ier faisoit si peu de cas du palais de Tauride, qu'il le métamor-

phosa en quelque sorte en caserne. Le pavillon, la salle d'entrée et le salon servoient d'école de lecture à ses gardes.

Le dernier roi de Pologne Stanislas dit dans son journal, qu'un bataillon entier faisoit des manœuvres dans la salle immense où avoit eu lieu le repas donné par Potemkin à l'impératrice.

Ce malheureux prince a vu sur le panneau d'une porte la date du jour où l'Impératrice est venue la dernière fois avant sa mort dans le palais de Tauride. L'inscription est de la main même de Catherine.

L'Empereur actuel a restauré et embelli le palais de Potemkin. Il y a fait transporter d'anciens meubles et de riches tapisseries. On remarque dans une des pièces plusieurs lustres

dont chaque morceau de cristal peut être mis en jeu par un mouvement d'horlogerie caché dans le centre. Ces cristaux mobiles réfléchissent la lumière de mille manières différentes, et produisent l'effet d'une cascade illuminée.

Nous parlerons dans ce même chapitre des palais de plaisance qui se trouvent à quelque distance de la capitale.

Tels sont *Oranienbaum*, *Péterhof* et *Gatchina*. Nous nous arrêterons peu sur chacun de ces édifices, dans un ouvrage qui n'est pas consacré à la description des monumens, mais qui a principalement pour objet les mœurs et les usages.

Oranienbaum, à sept verstes de Pétersbourg, est dans une situation

pittoresque. Ce château appartenoit au fameux prince Menzikoff ; il fut confisqué avec tous les biens de ce prince.

Sous le règne de l'impératrice Elisabeth, Oranienbaum fut assigné pour demeure, au grand Duc qui régna depuis sous le nom de Pierre III.

Après la mort de ce dernier prince, la cour fit peu de séjour à Oranienbaum; on y a établi en 1794, le corps des cadets de marine. Le nom d'*Oranienbaum* signifie *oranger*.

Pierre III, luthérien au fond du cœur, avoit fait construire à Oranienbaum une chapelle, où il entendoit l'office selon le rite protestant, au lieu d'aller à la messe grecque. Cette circonstance engendra beaucoup de mécontentement, et ne con-

tribua pas peu à la révolution qui lui enleva le trône et la vie.

Il y avoit alors dans les jardins d'Oranienbaum, un vaste échafaudage qu'on appeloit les Montagnes volantes. Cette charpente élevée de trois étages, et formant une pente escarpée, étoit destinée à imiter pendant l'été les courses que les traîneaux exécutent pendant l'hiver sur les *montagnes de glaces* de la Néva. Deux rainures parallèles pratiquées dans toute la longueur de la charpente, guidoient la route à des chars représentant des castors. Catherine II aimoit à se précipiter avec vitesse du haut de cette pente escarpée. Un jour le char qu'elle montoit sortit des rainures ; elle alloit périr, le comte Orloff qui commençoit déjà à

s'insinuer dans les bonnes graces de l'Impératrice, se dévoua pour lui sauver la vie. Il accourut au-devant du char, et doué d'une force prodigieuse, il l'arrêta tout court. Il se cassa le bras droit, et le *cordon bleu* fut un des premiers appareils que l'on appliqua à sa blessure.

Péterhof, où réside l'impératrice douairière, veuve de Paul Ier, renferme des fontaines et des jets d'eau, auxquels ceux de Versailles peuvent seuls le disputer en magnificence. L'eau, après s'être élevée à une grande hauteur, retombe dans des bassins de marbre blanc, enrichis de statues dorées qui représentent des Tritons et des Naïades.

La fête de la princesse est célébrée tous les ans dans ce palais avec

une splendeur extraordinaire. Des milliers de seigneurs et de dames de la cour se réunissent dans les jardins, qui sont superbement illuminés. Le peuple lui-même est admis à voir de loin ce curieux spectacle.

Le château de Péterhof est à huit verstes d'une autre maison de plaisance, appelée *Strelnaia-Mysa*, ou la maison de chasse. L'un et l'autre sont construits au bord de la mer. Le premier fut bâti du temps de Pierre Ier par Leblond. Un des pavillons appelé *Monplaisir*, existe encore en partie tel que Pierre-le-Grand l'avoit fait construire. Catherine II a beaucoup aggrandi les bâtimens.

Les décorations du palais et de ses jardins sont dans l'ancien style.

Lorsqu'on y fit des réparations sous le règne de Paul I[er], ce monarque fit conserver dans son cabinet de travail les boiseries telles qu'elles existoient depuis Pierre-le-Grand. La couleur brune de ces boiseries atteste leur ancienneté.

Les jardins sont partagés en deux parties par un large canal, dont les eaux se jettent ensuite dans la mer par une pente escarpée. Ces eaux forment deux cascades magnifiques. On en a mis une à profit pour faire tourner un moulin, lequel sert à tailler le marbre, le porphyre, etc. (1)

Catherine II visitoit habituelle-

---

(1) Le roi Stanislas dit qu'on a trouvé près de Péterhof, des pierres de deux pieds de diamètre, et qui ont beaucoup d'analogie avec les fameuses pierres de Labrador.

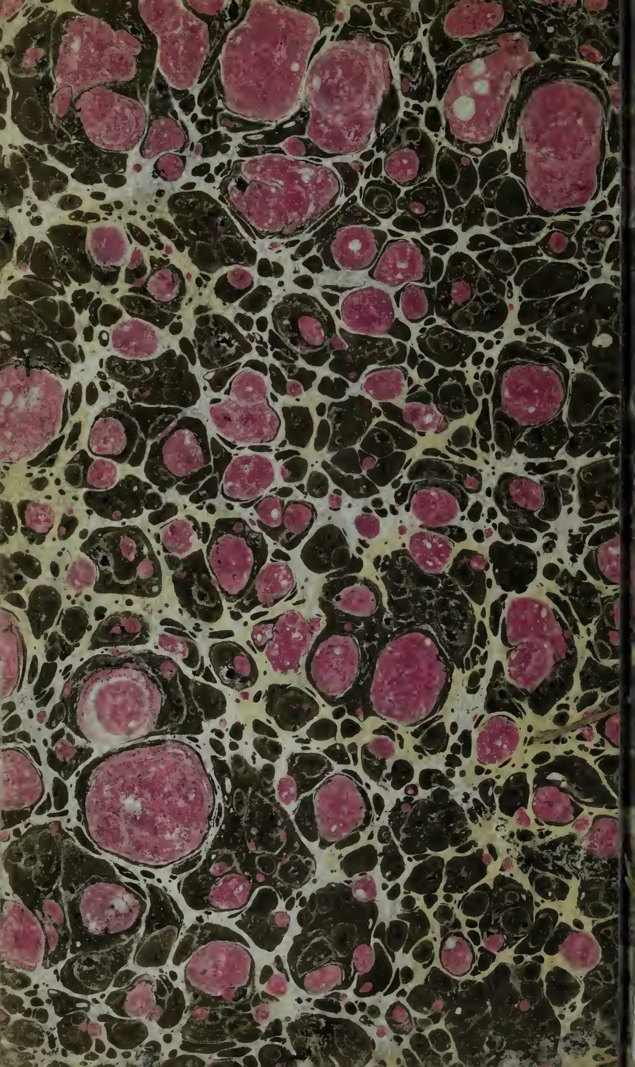
ment ce château de plaisance vers la fin de juin. Elle y restoit huit jours; on célébroit alors l'anniversaire de son avènement au trône, et la fête du grand-duc Paul.

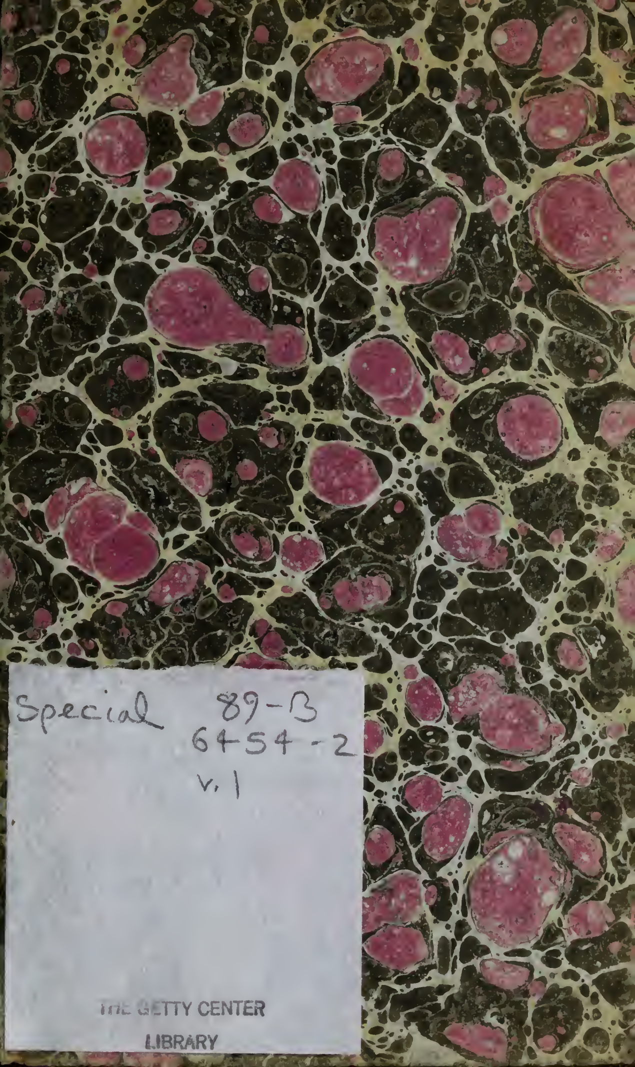
En cette occasion il y avoit illumination générale du jardin et des canaux. La cour se promenoit sur la mer dans des yachts magnifiques; et la fête se terminoit par un bal masqué.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE
DES CHAPITRES.
TOME PREMIER.

FIN DE LA TABLE.




Special 89-B
6454-2
v. 1
THE GETTY CENTER
LIBRARY

